

CIVILISATION, VIOLENCE ET ENGAGEMENT
DANS LES ROMANS DE ROBERT MERLE

A Thesis
Presented to
the Faculty of Graduate Studies
University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Yves Thomas
December 1968



© Yves Thomas 1968

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
INTRODUCTION	I
I. L'HOMME DANS LA VIOLENCE : LA GUERRE (WEEK-END A ZUYDCOOTE)	1
II. LE MECANISME DE LA MONSTRUOSITE: L'EXTERMINATION (LA MORT EST MON METIER)	23
III. LA QUETE DE LA PURETE: LA SOCIETE PRIMITIVE (L'ILE)	49
IV. CE QUI EST AUTHENTIQUEMENT HUMAIN, CE N'EST PAS LA CIVILISATION (UN ANIMAL DOUE DE RAISON)	71
CONCLUSION	91
BIBLIOGRAPHIE	99

INTRODUCTION

Robert Merle n'est pas à proprement parler un inconnu. Il connaît même un relatif succès. Il a d'abord obtenu le prix Goncourt pour son premier roman, Week-End à Zuydcoote, en 1949, dont une adaptation cinématographique de 1964 a popularisé le titre en France. Et ce premier roman, ainsi que les deux suivants (La Mort est mon métier, 1952, et L'Ile, 1962), ont été publiés dans la collection du "Livre de Poche", ce qui implique au moins un certain succès de librairie. Mais cette relative popularité ne se traduit pas, sur le plan purement littéraire, par un intérêt considérable porté par les critiques à son oeuvre. Les histoires de la littérature française contemporaine le mentionnent parfois, mais le plus souvent pour mémoire, à propos d'une certaine tendance littéraire, et sans jamais s'engager dans une étude de détail de ses oeuvres. Et si quelques articles ont été publiés dans des revues ou dans des journaux au moment de la publication de chacun de ses romans, il ne s'agit le plus souvent que de comptes rendus destinés à présenter des nouveautés au public. Son quatrième roman (Un Animal doué de raison, 1967) est trop récent pour qu'on puisse estimer son succès, mais il semble, au même titre que les précédents, suffisamment digne d'intérêt pour justifier une étude de l'oeuvre romanesque de son auteur.

La présente étude porte sur trois thèmes qui se trouvent étroitement liés dans les romans de Robert Merle: civilisation, violence et engagement. Le problème de la violence implique tout naturellement, dans la littérature et le monde contemporains, celui de l'engagement. C'est en effet l'engagement qui détermine le rôle de l'individu par

rapport à la violence, et nous verrons dans quelle mesure Robert Merle conçoit l'engagement comme une arme contre la violence. Quant à la civilisation, l'ambiguïté du terme même motive l'intérêt que nous porterons à ce problème, de même que l'importance que lui accorde le romancier dans son oeuvre.

Le dictionnaire de Robert définit ainsi les deux acceptions principales du mot "civilisation":

1. Ensemble des caractères communs aux vastes sociétés les plus cultivées, les plus évoluées de la terre.
2. Ensemble de phénomènes sociaux, à caractères religieux, moraux, esthétiques, scientifiques, techniques... communs à une grande société ou à un groupe de sociétés.

Un premier aspect de l'étude que Merle effectue de la civilisation consiste à faire la part de l'une et de l'autre de ces deux conceptions de la civilisation, en montrant la portée de l'aberration qui les fait confondre: on tend à assimiler sa propre culture avec la vertu qui consiste à être civilisé, et on ne se trouve que trop enclin à considérer ceux qui ne relèvent pas de sa propre civilisation comme des sauvages, des hommes de seconde classe ou des individus indignes de la distinction d'homme. Nous verrons quelles sont, dans les romans de Robert Merle, les implications de cette confusion, en particulier dans la mesure où elle contribue à engendrer la violence. En outre, nous verrons jusqu'à quel point les vices de certaines civilisations (cultures) mettent en cause les vertus supposées de La Civilisation (le raffinement des relations sociales issu du progrès de l'humanité.)

III.

Ce n'est donc pas seulement à cause de l'importance de la place qu'ils occupent dans la littérature éternelle ou dans le monde moderne que nous avons choisi de traiter les thèmes de la civilisation, de la violence et de l'engagement, dans les romans de Robert Merle. Le rôle prépondérant qu'ils jouent dans l'oeuvre du romancier, ainsi que les rapports étroits qui les lient dans ce cadre, motivent essentiellement ce choix. Nous serons ainsi conduits à définir les vues de Robert Merle sur le monde et sa conception de la condition humaine, à travers la façon dont il envisage ces divers thèmes dans son effort pour concilier l'homme et le monde dans lequel il vit.

CHAPITRE I

L'HOMME DANS LA VIOLENCE: LA GUERRE

(WEEK-END A ZUYDCOOTE)

Le premier roman de Robert Merle, Week-end à Zuydcoote¹, porte un titre en violent contraste avec son contenu. On attendrait l'atmosphère de paix et de délassément que les familles de petits bourgeois viennent rechercher en fin de semaine dans une petite station balnéaire tranquille des côtes de la Manche. Il s'agit bien d'autre chose. Le seul élément qui persiste est une durée de deux jours, au point que le livre est divisé en demi-journées, en guise de chapitres: samedi matin, samedi après-midi, dimanche matin, dimanche après-midi.

Le cadre est bien Zuydcoote, mais le caractère paisible de ce lieu voué aux vacances, comme le village adjacent de Bray-Dunes, est devenu incongru. Avec ses coquettes petites villas, il constitue un décor absurde et ridicule dans le climat de violence, de souffrance et de mort qu'impose la guerre. De même, la tiédeur paisible de l'air, le calme de la mer, le gai soleil de cet été 1940, qui semblent conçus pour prodiguer leurs bienfaits à une humanité heureuse, s'inscrivent en faux contre la brutalité inhumaine des événements de la tentative de rembarquement des alliés.

¹Robert Merle, Week-end à Zuydcoote (Paris: Gallimard, 1949). L'édition utilisée ici est celle du Livre de Poche, 1961.

On associe toujours le nom de Dunkerque au rembarquement de 1940. Toutefois, une opération d'une telle ampleur ne pouvait guère se limiter à un théâtre aussi étroit. Le rembarquement s'est évidemment effectué sur une longueur de côte considérable, de part et d'autre du port de Dunkerque. A un premier niveau, le roman est un témoignage sur l'événement, tel qu'il se manifestait à Zuydcoote et à Bray-Dunes. Témoignage, il relate plutôt une situation qu'une action. Et cette situation frappe essentiellement, non seulement par son côté statique, mais parce que l'action y semble impossible, ou du moins inutile. Dans un monde clos et étroitement circonscrit, des hommes habillés en soldats fourmillent et se font tuer, impuissants à changer le cours de leur destin, sans même pouvoir comprendre ce qui leur arrive.

Après la débâcle, les armées alliées ont vu leur fuite arrêtée par la mer. Les Allemands sont tout près derrière eux, sans qu'on sache précisément à quelle distance. Tout au plus, on peut se prêter à des spéculations personnelles, quand on s'y connaît en artillerie:

--...A combien ça tire, un 77?

(...)--Dix kilomètres.

--Nom de Dieu! dit Alexandre, dix kilomètres. Ils sont à dix kilomètres alors!

--Peut-être moins loin. Dix kilomètres, c'est la portée maxima.²

Quand on ne peut pas localiser précisément une batterie ennemie, on peut encore moins savoir où se trouve le gros de l'armée. Mais on en sait assez pour reconnaître le tragique de la situation: les

²Ibid., p. 51.

Allemands sont tout près, et ils continuent à approcher. De l'autre côté, l'espace est brutalement circonscrit par la ligne de la côte et l'obstacle formidable de la mer. On sait que l'Angleterre se trouve au-delà, et on la conçoit comme le salut. Mais à Bray-Dunes et à Zuydcoote, l'embarquement ne s'organise que pour les Anglais. Pour les Français, l'horizon de la mer ne représente pas la perspective infinie de l'évasion, mais un mur infranchissable auquel les accule la progression allemande. Maillat, le personnage autour duquel s'organise tout le roman, donne une image de la situation qui en traduit bien le caractère pathétique :

"...les Anglais s'embarquent, et les Fridolins avancent, et les Français ne s'embarquent pas. Et là il y a la mer, et là il y a les Fridolins, et nous au milieu, sur une petite bande de terre qui se rétrécit tous les jours."³

L'image finale reflète, avec tout son pouvoir d'angoisse, le seul dynamisme qui subsiste : un mouvement de contraction. Le lieu romanesque est un champ clos qui se resserre sur lui-même et sur les hommes qu'il renferme, dans un mouvement d'étau irréversible que rien ne peut interrompre et auquel il est impossible d'échapper. Le mouvement limite le champ de l'action dans le temps aussi bien que dans l'espace et de façon tout aussi indéterminée. La fin doit nécessairement arriver, et très prochainement, mais nul ne sait quand.

Personne ne sait non plus quelle sera cette fin. Dans la meilleure hypothèse, la capture. Peut-être la mort, et les rumeurs

³Ibid., p. 33.

les plus inquiétantes courent sur ce que feront les Allemands à leur arrivée. Mais si les perspectives d'avenir sont de toute façon tragiques, ce qui éprouve le plus les hommes, c'est leur incapacité à participer à leur destin autrement que comme objets. Ils vivent dans un monde clos jusque dans la dimension psychologique. Il n'y a aucune mesure à prendre, aucune action qui paraisse de nature à changer le cours de leur épreuve, aucune philosophie qui permette de la justifier ou de l'admettre. Il n'existe aucune voie de salut collectif, et si on peut tenter d'échapper sur le plan individuel, on aboutit en général à un échec.

Des hommes soumis à un milieu de violence tendent à rechercher le salut dans trois voies principales: la fuite, une justification théorique ou le combat. Nous avons vu que la fuite est hors de question. Quant à une justification, la nature même de ces soldats, civils en rupture de ban dont la guerre a dérangé la vie sans qu'ils n'aient jamais cru à ses vertus, la drôle de guerre, la déroute et la défaite finale n'étaient guère faites pour leur donner la vocation martiale ou le goût de la résignation. De même, le combat se révèle impossible ou inutile, comme, du reste, l'action en règle générale.

En effet, comment combattre un ennemi invisible? Les armées ont fui les Allemands, elles ont subi leur puissance de feu, sans jamais vraiment entrer en contact direct avec eux. Et maintenant, parvenus au bout de la terre, leur mouvement de fuite interrompu par la mer, les soldats ont conscience de l'arrivée imminente d'un ennemi

qui le plus souvent ne se manifeste en personne que sous la forme de ses Stukas, les bombardiers de la Luftwaffe. La haine se concentre sur eux parce qu'il est bien difficile de nourrir un sentiment d'animosité quelconque à l'égard de ce qu'on ne voit pas, dont on peut même aller jusqu'à douter de l'existence, dans un pareil climat d'irréalité. C'est ainsi que Maillat dit: "Depuis le temps qu'on entend parler des Fritz, je me demandais s'ils existaient vraiment."⁴ Les Allemands, on en "entend parler", et on subit leur malveillance, comme dans la vie courante celle du percepteur, du gouvernement ou tout simplement des "gens". Avec le temps, ils sont devenus une sorte d'entité dont on a fini par admettre qu'il est impossible de se garder. La D.C.A. est bien là, qui ouvre le feu sur les bombardiers à chaque alerte. Quand on parvient à abattre un Stuka, on va même jusqu'à ressentir un élan guerrier. Mais la D.C.A., c'est les autres. Elle ne suffit pas à donner aux soldats le sentiment d'être impliqués dans le combat. De toutes les façons, ils n'y participent pas, ils y assistent en spectateurs. Tout cela concerne leur destin, mais se règle en dehors d'eux. Spectateurs ou objets, ils ne sont pas acteurs, ils restent étrangers à l'action tout en en subissant la violence.

Le désordre qui règne au milieu de ces armées vaincues rend également impossible toute forme de résistance organisée: "Un immense rassemblement de soldats sans armes, sans chefs, toutes unités confondues."⁵ Par conséquent, les seules initiatives qui

⁴Ibid., p. 39.

⁵Ibid., p. 27.

restent possibles sont individuelles. Et encore, toutes celles que décrit Robert Merle aboutissent à un échec ou se caractérisent par leur inutilité. Maillat sait parler anglais, et il pense pouvoir en profiter pour se faire embarquer avec les Britanniques. Après de longs efforts, un concours de circonstances heureux lui permet de se faire accepter dans un bateau qui part pour l'Angleterre. Mais à peine a-t-il quitté la côte que des Stukas bombardent le navire et l'incendient. Maillat doit s'estimer heureux de sauver sa vie, et il se retrouve dans la même situation qu'auparavant, à ceci près que maintenant l'espoir d'échapper apparaît plus mythique que jamais. En effet, cette aventure n'est qu'un écho d'une histoire que Pierson, un abbé qui fait partie de "la popote" de Maillat, a rapporté le matin même:

"On m'a raconté que sur l'un de leur bateaux ils [les Anglais] ont trouvé un commandant français et son ordonnance qui s'étaient embarqués clandestinement. Ils les ont balancés par-dessus bord. Le commandant s'est noyé. L'ordonnance s'est sauvé à la nage."⁶

Outre la D.C.A., la volonté d'agir par le combat se manifeste épisodiquement dans le roman. Mais on en tire un sentiment d'absurdité. L'ensemble de la guerre se caractérise par son inutilité, et même un major anglais va jusqu'à parler de: "The utter futility of all this!"⁷ Mais la vanité de l'action se fait plus flagrante que jamais quand la volonté de combat se manifeste sur le plan purement individuel, comme

⁶Ibid., p. 42.

⁷Ibid., p. 112.

on le voit dans le personnage de Pinot, le menuisier de Bezons, qui s'est pris d'une affection excessive pour son fusil-mitrailleur:

...il avait cherché des cartouches pour continuer à tirer, et à chaque avion qui piquait sur la colonne, il avait lâché une rafale, sans que personne le lui commande, simplement parce que ça lui déplaisait, quand on lui tirait dessus, de ne pas se défendre.⁸

Le commentaire qui prolonge ce portrait reflète bien le sentiment général des soldats à l'égard de ce genre d'entreprises:

Maillat regardait avec étonnement ce drôle de petit guerrier farouche qui continuait à faire la guerre, quand tout le monde y avait renoncé.⁹

Eventuellement, elles suscitent des réactions plus violentes:

"Pinot! Sale con" ils me disaient, "tu vas nous faire repérer avec ton F.M. Reste pas avec nous, si tu veux faire le zouave."¹⁰

La tentative d'un lieutenant qui n'aime pas non plus se faire tirer dessus sans se défendre suscite aussi des controverses:

--Depuis ce matin. Un petit lieutenant qui tire ses derniers obus. Il est gonflé, le petit lieutenant.
--C'est un con, dit Alexandre. En attendant, les Fritz tirent sur nous.¹¹

On n'a en effet pas l'impression que ces actions produisent un effet quelconque sur le déroulement des opérations, excepté qu'elles attirent l'attention et les représailles. Leurs auteurs mêmes ne se font guère d'illusions à ce sujet. S'ils se "défendent", c'est en fonction d'une certaine conception de l'honneur ou parce qu'ils ne peuvent pas

⁸Ibid., p. 97.

⁹Ibid., p. 97.

¹⁰Ibid., p. 96.

¹¹Ibid., p. 51.

supporter l'inaction quand ils sont soumis à la violence. En fait, le fond de leur motivation c'est que la violence appelle la violence. La contre-violence n'est plus alors un moyen de défense, c'est une fin en soi. Et toute action n'a qu'une seule signification: elle permet l'expression de la violence qui se trouve suscitée à l'intérieur de chacun par le climat de la guerre. Et cette violence, pour ainsi dire "de compensation", se manifeste sous bien des formes. Mais avant d'en faire une revue, analysons d'abord le milieu de violence, tel que la guerre l'impose.

Il y a d'abord le feu, qu'il provienne des bombes des Stukas ou des canons. Les explosions des obus forment une sorte de fond sonore, et par intermittence, le vacarme des bombardements se déchaine, ponctué par les tirs de la D.C.A. ou de mitrailleuses. Ainsi, de nombreuses scènes sont interrompues par un bombardement ou par l'éclatement d'un obus plus proche que les autres.

Evidemment, les résultats de toutes ces explosions constituent un élément plus durable et plus déchirant de la création d'une atmosphère de violence. Le thème de la mort, d'abord, s'impose par sa permanence. Le livre s'ouvre sur un tableau qui donne le ton d'emblée: un soldat pousse un petit charretton où se trouve étendue une femme. "La femme avait les yeux fixes et un grand trou noir à la tempe."¹² Dans le roman, "le camion des morts" fait partie du décor comme celui

¹²Ibid., pp. 1-2.

du laitier dans les villes paisibles. Des cadavres se trouvent alignés près du "Sana", un sanatorium local converti en hôpital militaire, parmi lesquels un obus vient parfois semer la confusion. A l'occasion, c'est un cheval mort qui apparaît, "les quatres pattes en l'air, le ventre énorme."¹³ Ou si la mort ne s'impose pas physiquement, au détour d'un chemin, elle figure aux nouvelles, comme celle de ce commandant embarqué clandestinement. Ou bien c'est une ordonnance, un soldat avec qui Maillat a parlé au bureau d'embarquement, dont il apprend la mort à son retour. Mais il ne s'agit encore que d'étrangers ou de gens qu'on n'a jamais connus vivants. La mort s'impose plus tragiquement à Maillat quand il échappe à l'incendie du navire qui devait le conduire en Angleterre. Le capitaine Gabet qui l'avait fait embarquer disparaît dans le sinistre et le soldat Atkins, avec qui il avait fait connaissance, refuse de sauter parce qu'il ne sait pas nager, et reste dans le bateau en flammes avec des centaines de ses compatriotes. En rentrant au camp, il apprend que le beau docteur Cirilli et l'infirmière Françoise qui était probablement sa maîtresse, qu'il avait vus le matin même, ont été tués ensemble par un obus. Le soir après le dîner, Pierson parle de l'Allemand qu'il a abattu dans la Sarre:

"On s'est trouvé nez à nez au cours d'une patrouille de nuit. C'était lui ou moi. J'ai été plus rapide."¹⁴

Il ne faut pas se tromper à l'atmosphère de western que semble évoquer

¹³Ibid., p. 67.

¹⁴Ibid., p. 156.

cette présentation rapide. Ici, la mort n'est pas un jeu, elle est laide et déchirante:

"Il n'est pas mort tout de suite. Il me regardait dans la nuit claire avec ses yeux bleus. Il était très jeune, presque un gosse. Il avait peur. Il a beaucoup souffert pour mourir."¹⁵

Ainsi, la mort devient de plus en plus proche. A mesure qu'elle concerne plus directement les personnages qui partagent la vie de Maillat, elle se fait plus lancinante, plus chargée de douleur de d'horreur. Maillat lui-même en vient à tuer deux soldats. Alexandre ensuite, celui dont la bonté et la bonne humeur faisait une sorte de foyer de l'ambulance que Maillat et ses camarades avaient convertie en roulotte, disparaît brutalement, décapité par un obus. Enfin le livre se termine sur la mort de Maillat et de la jeune fille dont il a fait sa maîtresse, dans le bombardement de la maison qu'elle n'avait pas voulu quitter pour qu'elle lui reste "après la guerre".

La mort est tragique, mais elle n'a pas la beauté pathétique des épopées guerrières ou des drames antiques. Elle se caractérise d'abord par son absurdité, par sa gratuité. Son intervention permanente ne produit pas l'émotion esthétique de la tragédie classique. Elle émeut parce qu'elle matérialise la vulnérabilité humaine dans un milieu de violence et l'atrocité de la guerre. Le malaise physique que produit sa présence se trouve porté à son maximum par la figuration organique du caractère "déchirant" de la violence, dans la mutilation

¹⁵Ibid., pp. 157-158.

du corps humain. Il s'agit d'abord des cadavres du "Sana", parmi lesquels a éclaté un obus: "Un bras pendait, accroché à la grille."¹⁶ Lorsque Maillat s'échappe du bateau en flammes, un autre homme se jette à l'eau près de lui:

Il le saisit par la main. L'homme poussa un cri strident, et souleva ses deux mains hors de l'eau. Maillat les regarda. Tous ses doigts étaient sans ongles, et la première phalange montrait une chair à vif, sanguinolente.¹⁷

Arrivé à la grève, comme il sortait de l'eau Maillat buta contre un obstacle.

C'était un corps humain complètement nu, sectionné net au-dessus de l'estomac. Le torse et la tête avaient dû tomber ailleurs, peut-être dans la mer. Ce fragment d'homme s'étalait là, obscène et anonyme, avec des jambes longues et musclées, étendues dans une pose naturelle, comme pour le repos. Maillat le regardait, immobile. Le ventre surtout le fascinait. Avec sa blancheur, ses muscles lâches, la courbe de ses flancs, il avait l'air, au-dessous de l'affreuse blessure, de continuer à vivre.¹⁸

L'obscénité de ce corps humain ne tient pas à sa nudité, mais à sa mutilation. L'horreur de la mort a quelque chose de honteux, de scandaleux quand elle se double d'une anomalie anatomique. Plus que jamais, elle apparaît alors contre nature. Alexandre n'est pas seulement tué, l'explosion d'un obus le décapite. Ce faisant, on peut dire qu'elle le dénature:

C'était difficile de regarder un corps dont la tête était sectionnée. On se demandait si c'était le corps qu'il fallait regarder, ou la tête.¹⁹

¹⁶Ibid., p. 49.

¹⁷Ibid., p. 132.

¹⁸Ibid., p. 135.

¹⁹Ibid., p. 233.

La violence crée donc des souffrances multiples, souvent intolérables. La réaction des hommes se limite en général à un profond désintéressement, dans leur impuissance à changer leur situation. Ils tentent parfois quelque chose, mais en quelque sorte par désespoir, et sans conviction. Pinot lui-même, l'homme au fusil-mitrailleur, n'hésite pas à affirmer: "Je serais plutôt un anti-militariste, dans mon genre."²⁰ La plupart des soldats ont abandonné leurs armes, et le sol est partout jonché de matériel de guerre de toute sorte. Pris dans la foule, un commandant se fait conspuer.²¹ Comme le dit Maillat, "même les Anglais se mettent à penser"²², ainsi que le montre sa conversation avec le major Gabet:

--C'est toujours stupide de mourir.

--Oui, dit Gabet en tournant vers Maillat son visage naïf, on ne voit pas bien à quoi ça sert, n'est-ce pas?²³

Cependant, la violence se trouve à l'état latent dans chacun, et par intermittence, elle jaillit, gratuite, contenant en elle-même toute sa justification. Elle peut se manifester de façon anodine. Maillat porte une paire de bottes neuves qu'il a trouvée pendant la retraite; il marche au milieu des soldats:

Un des hommes que Maillat avait effleuré en passant, se retourna, et sans cesser de manger, lui lança une insulte. C'est à cause de mes bottes pensa Maillat, et il sourit.²⁴

Cela porte plus à conséquence quand un soldat français, "au comble de l'excitation"²⁵ exulte de voir un torpilleur français coulé par un

²⁰Ibid., p. 95.

²¹Ibid., p. 68.

²²Ibid., p. 112.

²³Ibid., p. 113.

²⁴Ibid., pp. 25-26.

²⁵Ibid., p. 79.

Stuka. Un autre commente à sa manière la tragédie du bateau incendié dont s'échappe Maillat.

--Ah pardon! dit le soldat, qu'est-ce qu'ils dégustent!
Il était tout excité. C'était un match. Le plus fort gagnait, forcément.²⁶

Maillat, lui-même, qui se sent étranger à toute violence, et qui se veut tel, découvre parfois des aspects inquiétants de sa psychologie:

--Tiens, dit Pierson, tu as tué un rat?
--Il fallait bien que je tue quelque chose dans cette guerre.
--Au revolver?
--Trois balles. A vrai dire, je l'ai touché à la première. Les deux autres, je me suis un peu énervé.²⁷

Et immédiatement après s'être indigné de l'excitation du Français qui se réjouissait de voir couler un croiseur, quand le retour d'un Stuka touché par la D.C.A. crée une sorte d'exaltation collective, Maillat se laisse prendre par le mouvement général de haine et de colère vengeresse:

Maillat sentit son coeur sauter dans sa poitrine Il crispa les poings. Il aurait donné dix ans de sa vie pour abattre cet avion ... qu'il l'atteigne! pensa Maillat avec ferveur, que l'autre s'écrase sur nos têtes, que ses occupants soient réduits en bouillie, et moi avec eux, qu'importe!²⁸

Aussitôt après, il prend conscience du caractère insidieux de la violence:

Maillat se sentit déçu, surpris, irrité contre lui-même. Il avait désiré donner dix ans de sa vie! L'espace d'une seconde, il l'avait même désiré de toutes ses forces! Qu'est-ce qu'il y avait donc au fond de la guerre de si fascinant?²⁹

²⁶ Ibid., p. 139.

²⁷ Ibid., p. 44. (C'est moi qui souligne).

²⁸ Ibid., p. 80.

²⁹ Ibid. p. 81.

En quelque sorte malgré lui, à son corps défendant, la soif de tuer réside au plus profond de lui-même. Et un certain concours de circonstances peut suffire à déchaîner subitement ces forces obscures, dans un engagement total de tout son être. La désillusion ne vient qu'après. Beaucoup plus tard, quand il aura tué deux hommes, il décrira cette aberration en mettant en relief son inanité fondamentale.

" .. je sais maintenant ce qu'il ressent, un assassin. Il a un moment d'exaltation. Et puis ça retombe. Et il se sent couillonné."

Dès le début du roman, on a un exemple d'une manifestation de violence stupide dont Maillat, en spectateur, ressent l'absurdité. Le soldat qui charrie une morte dans une voie encaissée obstrue le passage d'une voiture. Un jeune lieutenant en sort, tout excité, exigeant qu'on s'ôte de son chemin immédiatement, et au cours d'une brève et violente altercation, dégaine soudainement son revolver pour faire obtempérer le soldat. La situation tourne subitement au tragique, mais dans l'esprit d'un Maillat qui ne s'y trouve pas directement impliqué, c'est son côté ridicule qui s'impose. Objectif, seul son esprit critique est engagé, et son attitude se caractérise par une sorte d'ironie irritée:

"Et l'autre blanc-bec est bien capable de le descendre. L'Exemple, la Discipline, il a vingt ans, et il est en train de sauver la France..."³⁰

Quant au soldat, il est purement et simplement indigné par cette grotesque exhibition de volonté de puissance. Et cependant, aussitôt après, il évoque le sentiment de supériorité qu'il éprouvait à

³⁰ Ibid., p. 13.

Paris, dans la vie civile, quand il s'offrait une prostituée:

"... je me donnais l'impression d'être un grand patron pour une fois. Bien assis, là, sur la banquette arrière, et la même à mes pieds. C'est là que tu sens l'homme, dis donc!"³¹

Il s'indigne d'une démonstration de tyrannie, tout en tirant gloire du despotisme qu'il pouvait exercer sur une humilité mercenaire... Maillat lui-même, montre la même contradiction mais de façon infiniment plus grave. C'est consciemment, et en se référant à des principes abstraits, qu'il condamne le petit lieutenant. De même, une juste vertu l'anime quand il tente d'empêcher deux soldats de violer une jeune fille. Il est d'abord sévèrement battu, puis quand il revient à la charge, il va être de nouveau frappé, par le plus grand des soldats, une sorte de brute sans réelle méchanceté et sans cervelle. Maillat est encore abêti par les coups qu'il a reçus. Par surcroît, il a atrocement peur. Il sent soudain son revolver sous son coude, il le dégaine, et comme le géant s'approche encore, il tire. L'ensemble de la scène rappelle de façon frappante Meursault tuant l'Arabe dans l'Etranger. Le meurtrier agit dans une demi-inconscience, sans véritable intention de tuer. L'atmosphère d'absurdité reste presque totalement dénuée de violence. Mais c'est un écho trop évident de la scène du petit lieutenant pour qu'on puisse s'en tenir là. Une fois le processus amorcé, son développement s'oriente incontestablement vers une violence délibérée, qui tourne aussitôt vers une brutalité animale. Maillat se tourne

³¹ Ibid., p. 20.

vers le deuxième soldat, qui était en fait le véritable instigateur du viol et qui avait manié son camarade comme un pantin. Alors qu'il vient juste de tuer l'autre, sa première pensée est:

"Celui-là, ce serait un véritable plaisir..."³²

Son comportement prend alors une toute autre signification. L'autre a maintenant une peur immonde. Il supplie sans rien pouvoir faire d'autre que répéter "Non! Non!..." et se rencogner désespérément dans un angle du mur. Et Maillat tire. Il tire une seconde fois. Fasciné, il regarde le corps qui lui tourne le dos puis,

Il se pencha au-dessus du lit, et une main appuyée sur le matelas, il vida son revolver.³³

L'action rappelle encore le meurtre de Meursault, mais ce qu'elle implique est cette fois radicalement différent. Maillat lui-même, par la suite ne s'y trompe pas:

"... J'aurais pu lui faire signe de foutre le camp, à ce gosse. Mais c'est vrai, je n'y ai pas pensé. J'avais tué l'autre. Il fallait aussi que je tue celui-là. Voilà comment ça s'est passé."³⁴

Il atteint même une sincérité véritable quand il avoue:

"J'ai ressenti un moment de joie toute pure. Tu comprends, ils m'obéissaient, ces deux types, tout d'un coup."³⁵

Une fois engagé dans cette voie, Maillat ne s'arrête pas là. Après avoir arraché la jeune fille, Jeanne, des mains de ses agresseurs, il en vient à se disputer avec elle. Elle ne veut pas quitter sa

³²Ibid., p. 179.

³³Ibid., p. 180.

³⁴Ibid., p. 221.

³⁵Ibid., p. 222.

maison, qu'elle croit pouvoir préserver en restant, et elle voudrait qu'il reste avec elle pour la protéger. Elle finit par s'offrir à lui qui, dans l'état de tension où il se trouve, l'insulte.

"Putain! dit-il d'une voix coupante, si c'est ça ce que tu voulais, il fallait te laisser faire alors!"³⁶

Elle est profondément blessée par sa brutalité et sa vulgarité, dont il a bien conscience tout en ne pouvant pas les maîtriser. Elle le renvoie, puis le gifle. Quand elle recule, il marche sur elle, mécaniquement. Sa conscience se partage entre le sentiment de sa propre violence et le souvenir de celle de la brute qui tentait de violer Jeanne tout à l'heure, et qui avait marché vers lui avec la même lourdeur. De force, il prend la jeune fille qui se débat désespérément, comme elle le faisait contre les deux soldats qu'il vient d'abattre. Tout se reproduit, avec un parallélisme hallucinant. Mais les rôles sont changés. L'ange est devenu la bête, que les circonstances ont éveillée de son sommeil. L'ironie amère de Maillat ne trompe personne:

--On pourrait faire une fable... Deux types violaient une jeune fille. Je tue les deux types vertueusement. Et puis je viole la jeune fille.³⁷

La violence existe, qu'on l'accepte ou qu'on ne l'accepte pas. Elle est toujours là, en particulier dans le contexte de la guerre. On peut ne pas l'accepter, mais cela ne suffit pas plus à se garder, soi, de toute violence personnelle, qu'à la faire disparaître par un

³⁶ Ibid., p. 210.

³⁷ Ibid., p. 220.

pur acte de volonté. Le problème de l'engagement se trouve ainsi posé. Maillat se sent détaché, et il se veut détaché. Mais cela est physiquement impossible, évidemment, et sa mort le prouve bien. En outre, sa conduite montre que pour lui au moins, le détachement est également impossible sur le plan psychologique. Sur le plan métaphysique, ou du moins sur celui de l'abstraction, la question reste en suspens.

L'indifférence vis à vis de la guerre est un trait général, tout particulièrement applicable à Maillat, nous l'avons vu. Chez lui, cela tient partiellement à sa conception d'un caractère spécifique de la guerre, qui selon lui rend les liens impossibles:

C'est ça la guerre, pensa Maillat de nouveau. En temps de paix, la vie est harmonieuse et composée. On rencontre les mêmes gens, on les retrouve, on les perd de vue, on les retrouve encore. Les histoires se nouent et se dénouent harmonieusement, comme dans les tragédies classiques. Mais à la guerre, tout est dé-cousu, sans lien, sans suite, sans cohérence.³⁸

Pire encore, la guerre donne un sentiment d'absurdité. Elle instaure tout un système de souffrance, qui forme un contraste choquant avec l'aspiration au bonheur, avec les quelques instants de bonheur possible, avec la fonction qu'on lui assigne, quelle qu'elle soit. Par-dessus tout, l'inutilité évidente de tant d'horreur, contre toute raison, donne le vertige. Après avoir échappé à l'incendie du bateau, Maillat songe à ceux qu'il y a laissés

.... il était là, assis sur le sable encore chaud. L'air était tiède, et ses muscles étaient lâches et dispos. Il avait mangé de bon appétit, il avait bu un grog, et maintenant il fumait

³⁸ Ibid., p. 27.

une cigarette Il se sentait bien, tout à fait à l'aise dans sa peau, heureux de vivre. Et des hommes, à quelques mètres, étaient en train de mourir dans les flammes. Personne ne s'occupait d'eux. Ils brûlaient lentement dans la nuit odorante et tiède... Des hommes sont en train de mourir, pensa Maillat, des hommes que d'autres hommes ont tués, et ces autres hommes seront tués à leur tour. Est-ce que cela a un sens? Est-ce que cela veut dire quelque chose? Il ne se sentait pas ému, mais pendant un long moment, il sentit monter en lui une stupéfaction profonde.³⁹

Cette absurdité de l'horreur inutile va jusqu'à susciter un dégoût qui se matérialise quand Maillat, atteignant le rivage "se mit à vomir, et son corps était secoué de spasmes."⁴⁰

Les motivations de la guerre apparaissent tout aussi absurdes que la guerre elle-même. On croit à la signification de l'histoire, on veut "faire de l'histoire"⁴¹; on croit à des intérêts supérieurs, à l'héroïsme. Maillat se rappelle l'interview d'un petit vieux qui avait fait la charge des cuirassiers de Reichschoffen, telle qu'il l'avait vue au cinéma avant la guerre:

Il s'agitait follement, le petit vieux. Il faisait des mouvements saccadés et dérisoires de la main droite comme s'il tenait encore un sabre... Ça existait encore pour lui la fameuse charge, la guerre de 70, les crinolines, Napoléon III, la dépêche d'Ems, l'humiliation de Sedan. Pour lui seul. La salle de cinéma croulait sous les rires... Et comme on se passionnait alors! Que de haine, que d'espoirs! Que de mensonges, que de sottises! Et maintenant, c'était fini! bien fini! Ça n'avait plus de sens.⁴²

Dans l'esprit de Maillat, cela est un folklore périmé, l'héroïsme et la gloire comme les crinolines et le fol espoir que la guerre

³⁹ Ibid., pp. 146-147.

⁴⁰ Ibid., p. 137.

⁴¹ Ibid., p. 149.

⁴² Ibid., p. 110.

sert à quelque chose. On a pu croire à la guerre autrefois, quand on croyait encore à bien d'autres choses, mais maintenant, personne ne veut plus s'y laisser prendre. Dans ce cadre, Maillat propose, à propos de Pinot, une nouvelle définition du héros:

"Oui, dit Maillat, c'est le type même du héros. Il n'est pas capable d'imaginer sa propre mort. Seulement celle des gens d'en face."⁴³

C'est tout un système de valeurs qui a changé, auquel la guerre n'est désormais plus adaptée.

Pierson tente de prouver à Maillat que puisqu'il fait la guerre, il l'a choisie, il doit nécessairement l'accepter, à quoi celui-ci répond:

On vient te dire: "Partez au casse-pipe avec soixante-quinze chances sur cent d'être tué, ou alors, on vous supprime tout de suite comme déserteur." Tu appelles ça un choix?..."⁴⁴

Pierson répond par l'affirmative, et on peut bien comprendre sa position, en matière de principe. Ou bien on est contre la guerre et on est prêt à en subir les conséquences, ou bien on s'est laissé engager et on ne peut prétendre ne pas l'être. Mais Maillat ne se place pas sur le plan des principes, et il ne donne jamais de véritable argument philosophique pour justifier sa condamnation de la violence. Il s'agit plutôt d'un état d'âme, d'une manière d'être, qui fait qu'il se désintéresse d'une situation à laquelle il ne se sent pas lié:

⁴³Ibid., p. 140.

⁴⁴Ibid., p. 141.

--Bon Dieu! s'écria Maillat, mais je ne me détache pas! Je suis détaché. C'est comme si tu disais a un pédéraste qu'il n'a pas le droit de ne pas aimer les femmes.⁴⁵

Il a perdu la faculté de croire, c'est-à-dire de prendre quelque chose au sérieux, de prétendre qu'il est important d'avoir un chez-soi, de gagner de l'argent, de tirer sur les avions ennemis, de gagner une guerre ou de la perdre. Evidemment, il en souffre, il le reconnaît lui-même, sur le ton à la fois sarcastique et amer qui lui est habituel: il se refuse le confort de n'avoir pas de question à se poser, de tout tenir pour acquis:

"Croire, c'est ça l'essentiel, tiens, si tu me le demandes! N'importe quoi! N'importe quelle bêtise! Pourvu qu'on y croie! C'est ça qui donne un sens à la vie. Toi, tu crois en Dieu. Alexandre, il croit en la roulotte, Dhéry, il croit en ses "millions à prendre", et Pinot, il croit à son F.M. Et moi, je ne crois à rien. Et qu'est-ce que ça prouve finalement? Ça prouve que je n'ai pas été assez intelligent, quand j'étais plus jeune, pour comprendre combien c'est utile d'être idiot."⁴⁶

Mais son détachement, poussé à l'extrême, finit par causer sa perte, quand le sentiment de l'absurdité de la vie le conduit à perdre le sens de la conservation. Lors d'un bombardement, il sait qu'il devrait descendre à la cave, pour se protéger, mais ce simple geste, trop souvent répété, lui semble vain et inutile:

Il écoutait la D.C.A. tonner. Elle n'avait jamais claqué si fort, si rageusement. Il lui sembla tout d'un coup qu'il y avait dans cette rage quelque chose de futile. "Ça tape!" dit-il en lui-même, "ça tape!" Sa pensée avait quelque chose de sec et de détaché.⁴⁷

⁴⁵Ibid., p. 247.

⁴⁶Ibid., p. 150.

⁴⁷Ibid., p. 247.

Et il renonce à faire l'effort de se lever et d'aller s'abriter. Quand une bombe s'abat sur la maison, il trouve la mort pour ne pas avoir cru au danger, pour ne pas avoir cru à la guerre, pour lui être resté étranger.

C'est dans ce sens qu'on peut dire que si la nécessité de l'engagement ne se trouve pas affirmée dans le roman, elle se trouve impliquée dans le développement, au niveau physique, dans le sens où Pierson rappelle à Maillat:

"--C'est ton histoire aussi. C'est ton époque. Tu n'as pas le droit de te détacher de ton époque."⁴⁸

En vérité, personne n'en a la possibilité; l'appartenance au monde physique et à ses développements n'est pas une question de choix.

⁴⁸Ibid., p. 149.

CHAPITRE II

LE MECANISME DE LA MONSTRUOSITE : L'EXTERMINATION

(LA MORT EST MON METIER)

Dans son étude sur Le Roman français depuis la guerre¹, le critique Maurice Nadeau classe Robert Merle au nombre des auteurs dont il dit que "l'événement suscite l'oeuvre." Il a certainement raison dans la mesure où Week-End à Zuydcoote est un témoignage sur les événements de Dunkerque et où le romancier lui-même définit La Mort est mon métier² comme un roman historique. En effet, dans la présentation de son quatrième roman, Un Animal doué de raison³, Robert Merle se repent de ne pas avoir préfacé La Mort est mon métier. Il juge alors nécessaire de préciser, parlant du personnage que décrit son livre:

... tout, à part son nom, est vrai dans l'histoire de Rudolf Lang. Sa vie, sa carrière. Et quant à la genèse de l'usine de mort d'Auschwitz, j'ai, pour la retracer, fait oeuvre d'historien: je l'ai reconstituée, pierre par pierre, document par document, à partir des archives de Nuremberg.⁴

Roman historique, La Mort est mon métier relate l'histoire de la société allemande, vue à travers celle d'un individu, Rudolf

¹ Maurice Nadeau: Le Roman français depuis la guerre (Paris, N.R.F., Collection Idées, 1963).

² Robert Merle: La Mort est mon métier (Paris: Gallimard, 1953), L'édition utilisée est celle du Livre de Poche, 1966.

³ Robert Merle: Un Animal doué de raison (Paris: Gallimard, 1967).

⁴ Ibid., p. 7.

Lang, responsable du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz. Plus exactement, l'oeuvre vise à montrer comment l'Allemagne du vingtième siècle a pu engendrer une entreprise de génocide, et, plus particulièrement, un homme dont nous jugeons le comportement comme monstrueux, c'est-à-dire hors de la nature. Nous verrons donc que ce roman est, au premier chef, une étude du développement de la violence, en fonction d'un contexte historique et d'une culture. Cela implique le problème de l'engagement en posant celui de la responsabilité individuelle par opposition au déterminisme historique. En effet, nous verrons qu'à l'intérieur de son système de références, c'est-à-dire de l'ensemble des valeurs propres à la culture qu'il a acceptée et dont il est le produit (une certaine époque de la "civilisation" allemande), Rudolf Lang n'est pas un monstre. En vérité, il se distingue par une rigueur morale exceptionnelle, et c'est précisément son dévouement absolu à des principes stricts qui détermine le caractère monstrueux de sa conduite.

Dans les dernières pages, Robert Merle donne une des clés du livre, se référant à un article de la presse américaine:

On y disait que "j'étais né avec le siècle, et que je symbolisais, en fait, assez bien, ce qu'un demi-siècle d'histoire allemande comportait de violence et de fanatisme."⁵

⁵La Mort est mon métier, p. 425

L'objet du roman est en effet, essentiellement, de donner corps à ce symbole en retraçant, de l'enfance à l'âge mûr, l'élaboration de la personnalité de celui qui a conçu la réalisation et assuré le fonctionnement de l'entreprise d'extermination d'Auschwitz. L'auteur souligne la fonction historique en même temps que le caractère de biographie systématique de son roman en désignant les chapitres par des dates (1913, 1916, 1918...), tout comme il avait divisé son roman précédent en unités de temps, les quatre demi-journées d'un week-end.

C'est ainsi que le premier chapitre s'intitule "1913": pour Rudolf Lang, "né avec le siècle", l'arrivée au seuil de l'adolescence, et pour l'Allemagne impériale, la veille de la Grande Guerre. Bien entendu, l'influence de la civilisation allemande s'exerce sur le petit Rudolf par l'intermédiaire du milieu familial. En l'occurrence, c'est son père qui lui donne un exemple d'autorité despotique, d'austérité inouïe, et de vertu fanatique. Une tradition militaire familiale se matérialise dans la galerie des portraits d'ancêtres, tous officiers, dont se trouve exclu l'oncle Franz, parce qu'il n'est que sergent. Elle impose une discipline stricte et des relations humaines réglées par le schéma unique de l'ordre donné et de son exécution. Rudolf a été dressé à marcher au pas avec son père, qui l'appelle "Mein Herr", et devant qui il se met au garde-à-vous. Tout cela n'est pas qu'une question de formes. Le père exige une obéissance absolue, non seulement de Rudolf, mais de toute la famille, au point que toute initiative puisse paraître comme un

acte d'indiscipline, et par conséquent une faute extrêmement grave.

Seule l'exécution d'un ordre fonde un acte en droit:

Père embrassa sa famille du regard, sortit dans le vestibule, mit son manteau, son foulard et son chapeau. Nous ne bougions pas. Il ne nous avait pas dit de bouger.⁶

Il en résulte évidemment que la crainte se substitue à l'amour et que la force, qui permet de commander, apparaît comme la vertu par excellence, d'autant plus qu'elle ne s'emploie pas afin de servir des intérêts égoïstes ou d'obtenir une satisfaction personnelle. Elle se caractérise comme permettant l'exécution du devoir, et par conséquent comme l'instrument du Bien. En outre, le père est plus dur encore pour lui-même que pour tout autre. La puissance n'est donc pas un instrument de bonheur.

On apprend même que ce que Herr Lang recherche, pour lui comme pour les siens, c'est la mortification. Il s'agit d'expier. Pour lui, expier ce qu'il décrit, de sa voix saccadée de dictateur, comme:

"Une faute - Rudolf - un péché - si grand - si effroyable - que je ne peux pas - que je ne dois pas - espérer - que Dieu me pardonne - du moins dans cette vie..."⁷

En effet, il a commis le péché d'adultère, au cours d'un voyage à Paris, "capitale de tous les vices", vraisemblablement avec une prostituée, dont il a pris une maladie vénérienne. Il voit en ce châtiement un signe du ciel, un effet de la colère divine dont peut guérir son corps mais dont son âme doit conserver la marque. Et c'est là qu'il faut voir le second facteur décisif de l'éducation du petit

⁶Ibid., p. 41.

⁷Ibid., pp. 17-18.

Rudolf: une forme de puritanisme catholique qui lui fera mépriser l'idée du bonheur sur terre et le prédisposera au fanatisme. En effet, Herr Lang, voyant dans sa maladie une sanction divine, fait voeu de consacrer sa vie à la mortification, en assumant devant Dieu toutes les fautes de sa famille ainsi que les siennes. Il impose, aux siens comme à lui-même, une austérité écrasante, ainsi qu'une confession quotidienne, au moment de la prière du soir, de toute "faute", c'est-à-dire de tout écart par rapport aux règles de vie draconiennes qu'il impose à toute la famille. Ainsi, regarder par la fenêtre en nettoyant les vitres, ou se laver les mains à l'eau chaude doit être avoué comme une faute. Pour rappeler à tous l'horreur qu'on doit avoir pour le péché, il affiche dans les cabinets, dont il a supprimé l'ampoule électrique et la clé de la serrure, et dont il tient la fenêtre toujours ouverte en hiver, une gravure tout particulièrement hideuse du diable. Avec "ses cornes, ses gros yeux saillants, son nez tombant, ses lèvres épaisses", ce diable inspire à Rudolf une terreur panique, au point qu'il lui arrive, à peine assis sur le siège, de s'enfuir éperdûment. Herr Lang forme ainsi ses enfants dans une religion où la haine du mal se substitue à l'amour du bien, et où l'horreur pour le vice fait oublier les joies de la vertu. La vertu s'atteint par la souffrance, et il faut être dur pour mériter la grâce de Dieu. De toute façon, il n'y a rien à attendre de la vie, que l'accomplissement du devoir, auquel on doit tout sacrifier. Or, ce devoir, il est difficile d'en élucider la nature: c'est un devoir dicté, provenant d'une

autorité supérieure, dont il n'est pas question, non seulement de discuter le bien-fondé, mais encore de rechercher la justification ailleurs que dans une foi absolue en l'autorité transcendante qui l'édicte.

Rudolf se trouve ainsi voué à une discipline absolue et au fanatisme, dans un contexte de type militaire et religieux. Cette éducation le prédispose à la violence, sans cependant suffire à la rendre inéluctable, dans la mesure où elle crée des dispositions favorables à son développement: le dévouement à la force et à l'autorité, à l'exclusion de toute autre valeur, combiné avec un désintéressement total de mécanique dont les actes valent ce que vaut celui qui en commande le fonctionnement. C'est ce qu'un directeur de prison exprimera plus tard en ces termes:

"Lang, dit-il, vous êtes un homme dangereux... Parce que vous êtes honnête."⁸

Or quelques événements vont bientôt déterminer la fonction de cette machine humaine. L'essentiel est certainement un accident qui conduit Rudolf à perdre la foi. En repoussant un camarade qui l'importune, il le fait glisser sur la neige. Celui-ci tombe et se fracture la jambe. Rudolf se confesse à un professeur jésuite de son collègue, alors que son camarade prétend être tombé tout seul. Lorsque Herr Lang apprend la vérité, Rudolf se croit trahi par son confesseur, et il perd la foi. De ce jour, son fanatisme devient susceptible de se mettre au service de n'importe quelle cause. En

⁸ Ibid., p. 217.

effet, s'il ne croit plus en Dieu et si l'église a perdu sa confiance, son respect de l'autorité et son culte du Devoir restent intacts. Or, l'épreuve psychologique de cette aventure combinée avec les mortifications physiques que lui a imposées son père, le faisant prier à demi-nu dans une chambre glaciale, l'a rendu malade au point qu'il souffrira toujours de séquelles. Il restera sujet à des hallucinations, dont il sera frappé en particulier chaque fois qu'il se trouvera abandonné à lui-même. Au cours de ce qu'il appelle ses "crises" les objets lui apparaissent irréels, le monde objectif lui semble se démembrer, se dissoudre dans le néant, lui donnant une angoisse insupportable. La description de sa première crise donne une image très représentative de toutes les autres:

J'eus l'impression que l'église s'agrandissait jusqu'à devenir immense. Les chaises, les statues, les colonnes reculèrent dans l'espace à une vitesse folle. Tout d'un coup, exactement comme une boîte dont les côtés se rabattent, les murs tombèrent. Je ne vis plus qu'un désert lunaire, inhabité, sans limites. L'angoisse me serra la gorge; je me mis à trembler. Il y avait dans l'air une menace affreuse, tout était figé dans une attente sinistre, comme si le monde allait s'anéantir et me laisser seul dans le vide.⁹

C'est en partie pour échapper au sentiment d'angoisse que lui donne cette sensation d'irréalité ou d'anéantissement du monde objectif qu'il s'adonne à la violence:

... je regardais les meubles noircir et se recroqueviller dans les flammes, et j'avais l'impression que les choses étaient bien réelles, puisque je pouvais les détruire.¹⁰

⁹Ibid., p. 60.

¹⁰Ibid., p. 163.

Comme il remarque que ses crises se produisent chaque fois qu'il s'écarte de la routine, qu'il cesse d'agir de façon purement mécanique, se situer dans un cadre strict lui apparaît plus que jamais indispensable. Après la mort de son père, en 1914, il se refuse à renoncer d'aller à la messe à six heures tous les matins et insiste pour qu'on poursuive la tradition familiale de la prière en commun, bien qu'il ait perdu la foi. Ce n'est que la déclaration de la guerre qui lui permettra de substituer la ferveur patriotique au dieu que lui faisait révéler son père, et, plus tard, de retrouver, dans la règle militaire, l'ordre strict et la discipline absolue que réclame sa formation puritaine. Dès le début des hostilités, bien qu'il n'ait que quatorze ans, il prétend s'engager, et faute de mieux il parvient à accomplir son devoir d'Allemand "comme aide-brancardier bénévole à la Croix-Rouge, pour décharger les trains de blessés."¹¹ Il fait même deux fugues, sans succès, vers le front. Chaque fois, il se fait renvoyer chez lui, parce qu'il est trop jeune. Il rencontre enfin le capitaine de cuirassiers Günther qui lui permettra de cristalliser ses aspirations et de fonder son système de valeurs sur de nouveaux idéaux. Patriote et anticlérical convaincu, il enseigne à Rudolf la formule:

"Mon église, c'est l'Allemagne."¹²

L'adolescent trouve ainsi la base du nouveau credo dont il avait besoin. Quant à la pratique, et aux rites qui lui sont nécessaires,

¹¹ Ibid., p. 63.

¹² Ibid., p. 79.

il s'y initiera encore grâce au même officier qui lui a promis de le prendre dans son régiment où il s'engage à l'âge de quinze ans et huit mois.

Le jeune soldat est alors bien prêt, psychologiquement et moralement, à une carrière de fanatique. Il ne lui manque plus que d'acquérir l'expérience de la violence, ses "qualités morales" feront le reste. Il ne peut évidemment trouver meilleure école que celle de l'armée. Presque enfant, en effet, il se trouve bientôt au front, en Turquie. Pendant la période d'entraînement déjà, la discipline militaire lui a fait éprouver de grandes satisfactions, et lui a permis de pousser au maximum la systématisation de ses actes dont il retire le sentiment de sécurité nécessaire à son existence:

A la maison, il y avait encore, de temps en temps, des périodes creuses, des moments vides. A la caserne, la règle était vraiment parfaite. Le maniement d'armes, surtout, m'enchantait. J'aurais voulu que toute la vie pût se décomposer ainsi, acte par acte... Pour me lever, pour me laver et pour m'habiller, je décomposais mes mouvements: 1, pour rejeter mes couvertures, 2, pour soulever mes jambes, 3, pour les laisser retomber à terre, 4, pour me retrouver debout. Ce petit jeu me procurait un sentiment de contentement et de sécurité, et pendant toute la durée des classes, je n'y manquais pas une seule fois. Je crois même que je l'aurais étendu, dans le cours de la journée, à tous mes gestes, si je n'avais pas craint qu'à la longue, on ne le remarquât.¹³

Rudolf entre en contact avec le feu dès son arrivée en Irak. Il se signale aussitôt, malgré son âge, par un fait d'armes exceptionnel. Il se trouve dans un détachement de quatre hommes chargés de servir

¹³Ibid., p. 84.

une mitrailleuse devant une attaque. Le sous-officier a dit: "S'il y a un survivant, il ramènera la mitrailleuse." Rudolf prend l'ordre à la lettre, et après la mort d'un des soldats et du sous-officier, il contraint, mousqueton en main, le dernier de ses camarades à poursuivre le tir, jusqu'à ce que celui-ci soit abattu. Il manoeuvre alors la mitrailleuse seul, et ne se retire qu'après avoir été blessé. Entre-temps, il a exterminé une quantité considérable de soldats ennemis, ce qui lui a donné, avec le sentiment du devoir accompli, une voluptueuse sensation de puissance. Pour cela, il est décoré, et après d'autres exploits et d'autres blessures, il se trouve promu au rang de sous-officier, alors qu'il n'est encore qu'adolescent. C'est alors qu'il reçoit l'initiation aux atrocités. La répression d'un village arabe dissident par l'armée turque, à laquelle il participe à la tête de sa section, lui permet d'assister à la pendaison de civils, par représailles, puis d'assurer la garde d'une communauté arabe pendant que les Turcs y exterminent hommes, femmes et enfants. L'interprète turc Suleïman en profite pour lui donner une leçon de philosophie orientale dont le jeune garçon ne peut manquer de retenir la sagesse:

"Si tu es piqué par une puce, est-ce que tu ne les tues pas toutes?"¹⁴

Et comment pourrait-il réprover la violence? Son éducation l'y prédispose, la violence est l'atmosphère même de sa jeunesse, et

¹⁴Ibid., p. 113.

il y trouve la réalisation de son être, l'honneur et la promotion, ainsi que le respect des autres.

Après la défaite, dans une Allemagne humiliée, secouée par des troubles économiques et sociaux, il souffre plus qu'aucun autre en revenant à la vie civile. Il se trouve étranger à sa famille qui lui est d'ailleurs hostile. Surtout, il est désormais inadapté à la vie civile. Son ami Schrader décrit la situation en ces termes:

"Tiens! dit-il au bout d'un moment, la vie civile, voilà ce que c'est! Tu es dans la merde jusqu'au cou, et personne pour te donner des ordres! Personne pour te dire ce qu'il faut faire! C'est toujours à toi de décider pour tout!"¹⁵

Pour avoir voulu exécuter des ordres à la lettre et faire son travail "à fond" comme le lui avait enseigné son père, il finit par causer une bagarre entre ouvriers dans une usine où il avait trouvé de l'emploi, et par se faire renvoyer.

Son enthousiasme se comprend d'autant mieux quand il apprend qu'on recrute pour les corps francs. Il combat ainsi les "Bolcheviks" en Lettonie où il en vient à "traiter les Lettons exactement comme les Turcs avaient traité les Arabes."¹⁶ Avant d'être de nouveau démobilisé, il participe à la répression de grèves, dans la Ruhr, où il se trouve conduit à exécuter un de ses anciens camarades de la Baltique, et à l'écrasement d'un soulèvement polonais en Haute-Silésie. Une fois les corps francs dissous, il lui faut de nouveau travailler comme ouvrier, dans des conditions de misère

¹⁵Ibid., p. 149.

¹⁶Ibid. p. 163.

épouvantable. Ses crises le reprennent et la vie civile lui devient plus insupportable que jamais, au point qu'il décide de se tuer. En survenant au dernier moment, un de ses camarades le sauve de la mort. Mais en l'empêchant de commettre le geste fatal, celui-ci n'accomplit pas l'essentiel. Ce n'est qu'en lui faisant découvrir le parti et l'idéologie nationale-socialiste qu'il lui apporte le salut. Rudolf trouve en effet dans le parti nazi le cadre physique de type militaire dont il a besoin, ainsi qu'une cause à laquelle se dévouer, une austérité morale rigoureuse, et un ennemi à combattre: le Juif. Dans le Voelkischer Beobachter, l'organe officiel du parti, il voit une caricature représentant "Le juif international en train d'étrangler l'Allemagne." Il y reconnaît l'image haïe du diable que son père avait affichée sur la porte des cabinets, et sur laquelle lui-même avait écrit "le Français" au début de la guerre, en 14. Pour l'Allemagne et contre "l'entente internationale", il va désormais faire une carrière dans le parti, puis dans les S.S. Il participe à l'exécution d'un délateur et sert cinq ans de prison. Libre à nouveau, il est placé par le parti chez un propriétaire de haras qui lui confie une ferme à remettre en état. Il forme alors une milice locale et devient, à sa tête, sous-officier S.S., et adopte la devise du "Corps noir", qui semble faite pour lui: "Ton honneur, c'est ta fidélité."¹⁷

Après la prise de pouvoir d'Hitler on lui confie, en raison de son

¹⁷Ibid., p. 261.

expérience de la vie de prison et de ses talents d'organisation, un poste d'administration au camp de concentration de Dachau.

Sa carrière progresse dès lors sûrement, au rythme de promotions rapides. Bien qu'il n'ait aucun goût particulier pour le métier de geôlier, sa rigueur morale et sa fidélité aveugle pour le parti font du S.S. Rudolf Lang un instrument idéal dans la réalisation des desseins du haut-commandement nazi. C'est ainsi qu'au début de la guerre, au lieu de l'envoyer au front pour lequel il s'est aussitôt porté volontaire, on lui confie l'aménagement d'un nouveau camp de concentration à Auschwitz, en Pologne. Malgré les difficultés matérielles, l'absence de crédits suffisants et les délais incroyablement courts qui lui sont imposés, il accomplit des exploits à force d'ingéniosité et de travail acharné. Il doit imposer une discipline écrasante, dans le cadre de laquelle les vies humaines perdent de leur importance:

Je m'installai à demeure sur le chantier, je ne laissai pas une minute de répit à mon état-major, je fis travailler les détenus jour et nuit. La mortalité, parmi ceux-ci, s'éleva à un taux effrayant, mais cela, fort heureusement, n'entraîna aucun inconvénient pour nous, parce que de nouveaux transports comblaient automatiquement les vides. Mes S.S., eux aussi, payèrent leur tribut à l'oeuvre entreprise: plusieurs d'entre eux furent cassés de leurs grades pour des fautes qu'en d'autres circonstances j'eusse jugées vénielles, et deux Scharführer, à la suite d'une négligence, furent passés par les armes.¹⁸

Ce court extrait donne le ton de toutes les activités de Lang en ce qui concerne les camps. Il n'a pas la passion de la violence. La violence est un moyen tout naturel d'accomplir son devoir.

¹⁸ Ibid., p. 278.

Souffrances humaines aussi bien qu'exécutions ne sont plus que matières d'intendance, et soumises à l'intérêt supérieur de l'objectif à atteindre. Or, cet objectif, c'est le commandement qui le fixe, et par conséquent sa validité est hors de doute. Tout cela ne regarde pas le capitaine, ou le commandant Lang. Seuls le concernent les chiffres et les moyens pratiques d'accomplir une tâche. Or, par son ingéniosité et son dévouement, il excelle en la matière au point que c'est lui qu'on désigne pour accomplir "la solution définitive du problème juif en Europe." Désormais les difficultés auxquelles il doit faire face ne sont plus que d'ordre purement technique. Avec zèle et un souci d'efficacité constant, il entreprend de les surmonter. Après un stage à Treblinka, où il se met au courant des méthodes en vigueur, il installe une station expérimentale, dont il s'appliquera à "perfectionner" le fonctionnement. C'est ainsi qu'il fait installer des douches en faux-semblant dans les chambres à gaz et qu'il adopte un désinfectant à bon marché pour produire le gaz toxique. Il conçoit alors des installations de grande envergure, avec de grandes salles souterraines, des ascenseurs pour le transport des corps, des services de récupération (dents en or, alliances, vêtements, cheveux, etc...). Bilan: "... tuer n'est rien. C'est enterrer qui prend du temps."¹⁹ C'est à la suite d'un autre stage d'information dans un centre expérimental qu'il décide d'adopter l'usage de fours crématoires. Une fois conçu le camp

¹⁹Ibid., p. 332.

d'extermination, Lang en assure la réalisation, qu'il mène à bien dans les délais qui lui sont fixés. Puis, de janvier 1943 à la fin de la même année, il en assure le fonctionnement, jusqu'à ce qu'il soit nommé inspecteur des camps. Sans dégoût et sans passion, il a accompli jusqu'au bout son devoir de fonctionnaire scrupuleux, comme son père le lui avait enseigné:

"... Rudolf - je t'ai appris - à faire tes devoirs - comme tu nettoies les vitres - à fond!"²⁰

et comme la vie lui en avait confirmé la nécessité, ainsi qu'il l'affirme parfois:

Pour moi, la question est claire. On me confie une tâche, et mon devoir est de la faire bien, et à fond.²¹

On pourrait être porté à croire que l'objectif de Robert Merle dans "La Mort est mon métier" est de justifier Rudolf Lang: le bourreau d'Auschwitz ne serait, lui aussi, qu'une victime de la dynamique de la violence, au niveau individuel comme au niveau social, étant d'une part le produit d'un âge "de violence et de fanatisme", et son rôle s'étant, d'autre part, borné à exécuter des ordres dont la nature échappait à son contrôle. Mais le roman ne prête pas à une interprétation aussi schématique. Merle explique le phénomène Rudolf Lang, il ne le justifie pas. L'existence d'un monstre comme l'entrepreneur du génocide, non plus que celle d'Hitler ou d'autres personnages inquiétants de l'épopée allemande,

²⁰ Ibid., p. 17.

²¹ Ibid., p. 148.

n'est pas une affaire de mutation. Leur carrière "brillante" n'est pas qu'une coïncidence malheureuse. Rien de tout cela n'est fortuit. "La Mort est mon métier" analyse des mécanismes, des relations de cause à effet, mais ne justifie pas plus les causes que les effets qu'elles produisent. Le roman s'efforce seulement de situer la responsabilité, d'invalider le raisonnement simpliste selon lequel on considère que l'existence de quelques monstres suffit à rendre compte d'un phénomène de génocide dans l'Europe du vingtième siècle. Une fois établi que ce n'est pas un simple accident génétique qui a fait un monstre de Rudolf Lang, il reste à voir dans quelle mesure on peut reporter sur d'autres que lui la responsabilité de ses actes. Ensuite, nous verrons, d'une façon plus générale, sur qui doit être reporté le blâme et quelle est la nature de la faute commise: qu'est-ce qui, dans une vie humaine, prête au développement d'une action inhumaine? Car c'est en effet là le plus grand des crimes, dont la responsabilité est la plus lourde à porter.

Ici se pose le problème de la responsabilité: en quoi un individu est-il responsable, et qu'est-ce que cela implique? Le concept de responsabilité dans ce roman diffère sensiblement de l'acceptation philosophique traditionnellement admise, sans que sa nature soit encore élucidée de façon circonstanciée. Merle ne précise ses vues que par la suite, sans jamais théoriser du reste, mais en leur faisant prendre corps dans la matière romanesque. Il fait alors apparaître leur validité comme évidente par la façon dont il traite un développement dramatique, c'est-à-dire dont il présente le sort

des hommes qu'il confronte au problème de la responsabilité. Comme les autres concepts dits philosophiques, il la définit à travers une analyse des modalités de la vie en société, en artiste et en homme, et non en philosophe qui conçoit des principes dans l'abstrait et s'efforce de les appliquer, a posteriori au monde matériel qui est celui de la vie humaine.

Dans La Mort est mon métier, il porte principalement l'accent sur les développements de la violence au niveau collectif. Les deux thèmes principaux sont en effet celui de la violence et celui de la civilisation qui la produit. L'intérêt que présente le cas individuel de Rudolf Lang se trouve ainsi relégué au second plan du fait que l'accent est porté sur le rôle déterministe de la société dont il est dans une très large mesure le produit. Le problème de la responsabilité individuelle revêt donc une importance relativement minime dans le cadre de ce roman. Il s'y trouve cependant impliqué, et Merle le traite en fonction d'une conception qui paraît parfois peu compatible avec l'image déterministe qu'il donne du monde. Il importe donc que nous tenions dès à présent compte de cette conception de la responsabilité telle qu'il la développe plus particulièrement dans d'autres romans afin d'éclaircir ce qui pourrait paraître ici comme une contradiction, étant bien entendu qu'il ne s'agit que d'un thème secondaire dans La Mort est mon métier.

En vérité, Merle annonce déjà sa conception de la responsabilité de façon explicite, sinon élaborée, dans ce même roman. Elsie, la femme de Lang, découvre par accident la nature des activités de

son mari. Dans sa douleur et son indignation, elle trouve le seul argument véritablement définitif, pour démontrer la responsabilité du chef de camp d'extermination. Quand il donne à sa conduite la justification dont il s'est toujours satisfait:

"Tu n'as pas le droit de me traiter ainsi! Tout ce que je fais dans le camp, je le fais par ordre! Je n'en suis pas responsable!"

elle répond simplement:

"C'est toi qui le fais."²²

L'argument peut paraître simpliste, en particulier si l'on tient compte du cadre déterministe où se trouve situé l'individu dont il s'agit. Si Lang est le produit parfait de la civilisation allemande, si son milieu l'a conditionné au point qu'il ne pouvait penser ni agir autrement qu'il l'a fait, comment peut-on le considérer comme "responsable"? Ne faut-il pas être libre pour pouvoir assumer une responsabilité par son choix? Sur le plan philosophique, l'argument n'est pas recevable. On peut également dire que ce concept de la responsabilité n'existe que sur le plan philosophique. Les hommes ne se situent par rapport aux diverses influences que leur milieu exerce sur eux qu'en fonction de leur nature individuelle, qui n'est qu'une affaire de patrimoine héréditaire. Ils ne sont donc pas libres, et par conséquent pas responsables, dans le sens philosophique du mot. De même que les notions de Bien et de Mal n'existent qu'en fonction de la définition qu'on en donne, dans le cadre d'une société humaine, la responsabilité est un concept

²² Ibid., p. 405.

dont le sens dépend de la fonction qu'il exerce dans une société donnée. C'est ainsi que Merle définit la responsabilité en termes fonctionnels. La vie en société exige des individus responsables parce que la responsabilité est le lien qui unit l'individu à la société: parce que chaque homme participe à la vie de la société, parce que la façon dont il vit implique des conséquences pour la société. C'est à dire que parce qu'on est homme, on est responsable: être homme, c'est être responsable.

Cette notion n'a rien de nouveau. On ne s'est jamais beaucoup inquiété de savoir si les hommes étaient libres d'être bons ou méchants avant de les juger, moralement aussi bien que légalement. Il est douteux que Napoléon eût pu échapper au déterminisme qui a fait de lui un orgueilleux, mais personne n'a jamais manqué de lui en faire personnellement grief ou de l'en admirer, de ses contemporains aux historiens modernes, en passant par le Victor Hugo des Châtiments. Et Phèdre a beau répéter à l'envie que c'est Vénus qui commande sa conduite, elle inspire plus souvent l'horreur que la pitié. Aujourd'hui, il est pratiquement admis qu'indépendamment de tout déterminisme la responsabilité est un des attributs de la qualité d'homme:

...Il faut, en effet, qu'il [l'écrivain], se pénètre de sa responsabilité. Il est responsable de tout: des guerres perdues ou gagnées, des révoltes et des oppressions; il est complice des oppresseurs s'il n'est pas l'allié naturel des opprimés. Mais non point seulement parce qu'il est écrivain, parce qu'il est homme.²³

²³J.P. Sartre: Situations II (Paris: Gallimard, 1948), p. 51.

Dans la mesure où Rudolf est un homme, il est donc responsable. Il faut néanmoins admettre que sa situation représente un cas limite. Non seulement la société dont il est issu apparaît exceptionnellement déterministe, mais il y a quelque chose de pathologique dans sa personnalité: la névrose que révèlent ses crises. De même qu'il serait aberrant de tenir un fou furieux pour responsable d'un comportement homicide, ne peut-on pas tenir Rudolf Lang pour irresponsable? L'aliénation étant le phénomène par lequel on devient étranger, l'aliénation mentale consiste à devenir étranger à sa qualité d'homme, en perdant les facultés qui permettent d'assumer sa condition humaine. En ce qui concerne le cas individuel, donc unique, du Rudolf Lang historique, il appartiendrait donc à un médecin ou à un psychiatre de statuer.

Ce qui est certain, c'est que Robert Merle n'a pas consacré un roman entier à un problème technique. Il lui importe peu que le véritable Lang ait été un malade ou non. Les crises qu'il attribue à son personnage romanesque donnent à celui-ci un sentiment d'insécurité supérieur à la normale, c'est entendu. Pascal souffrait aussi de vertiges dont on a considéré qu'ils ne sont pas étrangers à sa conception tragique de la vie ni à son engagement mystique. Et cependant, personne ne prétend voir dans Les Pensées l'oeuvre d'un irresponsable. Le Lang de notre roman n'est pas plus un fou qu'un imbécile. Il doit à sa compétence d'être sorti du rang, et pour l'avoir encouragé à rechercher la sécurité dans la renonciation à son libre-arbitre, ses crises ne suffisent pas à rendre compte

de sa soumission aveugle à l'autorité. Dans ce monde déterministe qui est le nôtre, il avait la même latitude de choix - bien mince, il est vrai - que Maillat qui s'entend dire, dans Week-End à

Zuydcoote:

"Si tu n'aimes pas la guerre, pourquoi la fais-tu?... Tu aurais pu désertier, ou te suicider. Si tu fais la guerre, c'est que tu as choisi de la faire."²⁴

Pas plus que Maillat, il ne peut se désolidariser de ses propres actes. Le fait qu'il obéit à des ordres ne change rien: obéir, c'est choisir de ne pas refuser, et donc assumer une responsabilité. Agir, c'est effectuer un choix, et par conséquent s'engager. En d'autres termes, parce qu'on est responsable, on est engagé. Il est absurde de dire "je ne veux pas m'engager." Parce que je vis en société, toutes mes décisions m'engagent. Je n'ai pas le droit d'être indifférent. Je m'engage en répondant à l'appel quand mon pays entre en guerre. Je m'engage en déposant un bulletin de vote dans l'urne. Et si je ne vote pas, je m'engage au côté de la majorité qui gagne les élections. En obéissant à un ordre, je m'engage aux côtés de celui qui me l'a donné, quelle que soit la nature de mes intentions. C'est ainsi que la sagesse populaire a toujours reconnu que "l'Enfer est pavé de bonnes intentions." Mes convictions profondes n'importent qu'en tant qu'elles déterminent le choix de mes actes. Or, ce choix, Lang l'a laissé décider par quelqu'un d'autre, mais il l'a effectué lui-même, en acceptant d'agir conformément aux ordres qui lui ont été donnés. C'est ce renoncement, c'est à dire son refus de décider lui-même des actes dont, en tant

²⁴Week-End à Zuydcoote, p. 141.

qu'homme, il est de toute façon responsable, qui a fait de lui un monstre. Il a refusé de s'engager, alors qu'il s'engageait, de fait, dans toutes ses actions. Il est déshumanisé parce qu'il a renoncé à tout sens critique, qui est l'attribut par excellence de la qualité d'homme. Toute son histoire est donc l'illustration du danger que représente, à la limite, le refus de s'engager: c'est le crime qui contient tous les crimes.

La portée de cette étude du personnage de Lang ne se limite évidemment pas à un individu. Il est responsable de tout ce qu'il a fait comme de tout ce qu'il n'a pas fait, mais il n'est pas le seul responsable. Tous ceux qui ont partagé sa tâche sont responsables pour les mêmes raisons. A vrai dire, tous les Allemands sont responsables de l'épopée hitlérienne. Ils sont tous responsables d'avoir porté le parti nazi au pouvoir, ou de l'y avoir laissé arriver. Ils étaient engagés à des degrés variables dans l'idéologie nazie et dans leurs actes. Mais au même titre, tous ceux qui n'ont pas choisi de désertier ou de se suicider - en des termes moins excessifs: de se révolter, ou de résister - c'est-à-dire tous ceux qui n'ont pas agi pour s'opposer aux idéaux et à la politique nationale-socialiste, se sont engagés aux côtés de Hitler; ils ont accepté leur part de responsabilité dans l'histoire de leur pays. La quête de Merle ne s'arrête pas là dans l'établissement des origines de la violence. Nous avons déjà souligné l'importance essentielle de l'influence que la société allemande du vingtième siècle a exercée sur Rudolf Lang. En fait, le romancier ne s'en prend pas

aux Allemands en tant que peuple. Il adresse sa critique à la forme qu'avait prise leur civilisation au vingtième siècle. Et à travers cette civilisation particulière, il dénonce certains aspects inquiétants de ce qu'on appelle "la civilisation".

La religion dans laquelle est élevé le petit Rudolf, nous l'avons vu, inspire une image plutôt inhumaine de la vie, où il ne s'agit que de haine et de peur du diable, de péché et d'expiation, et où l'amour n'est guère que celui qui incite à bien châtier. D'autre part, ce puritanisme préconise le mépris du bonheur et une sorte de goût morbide de la souffrance qui, combiné avec l'intolérance et le culte de l'autorité, constituent un aspect de la culture allemande qui favorise le développement du pire fanatisme. Ces dispositions ne laissent déjà pas d'être inquiétantes au service des commandements des Saintes Ecritures. Tout dépend de ce sur quoi on porte l'accent, comme le prouve l'interprétation que Rudolf fait de la Bible, lorsqu'il se trouve en prison:

... elle me confirmait tout ce que père, le Ritmeister Günther et le parti m'avaient appris à penser des juifs: c'était un peuple qui ne faisait rien sans intérêt, qui employait systématiquement les ruses les plus déloyales, et qui témoignait, dans le cours ordinaire de la vie, d'une lubricité répugnante.²⁵

Mais il suffit que toutes ces belles qualités se mettent au service d'une autre cause pour qu'on puisse mesurer leur véritable portée.

L'amour de la patrie, traditionnellement considéré comme une vertu exemplaire, joue également un rôle essentiel dans la culture

²⁵ La Mort est mon métier, pp. 206-207.

allemande du vingtième siècle. Evidemment, il est très légitime d'aimer son pays, d'être fier d'être allemand et de se sentir prêt à faire de grandes choses pour l'Allemagne. C'est un de ces beaux sentiments qui écartent l'individu du souci exclusif de sa propre personne, comme le sens de la famille ou l'esprit d'équipe. Dans un climat d'amour et de bienveillance, il peut sans doute faire des merveilles. Mais des circonstances malheureuses, qu'il s'agisse de la misère ou de l'humiliation de la défaite de 1918 et du traité de Versailles, suffisent à le faire tourner en mépris de tout ce qui n'est pas allemand. L'esprit de groupe a deux versants: d'un côté il s'oppose à l'égoïsme, de l'autre il tend à s'opposer à tout ce qui ne fait pas partie du groupe. Le danger devient flagrant quand le patriotisme devient nationalisme militant, et qu'il devient la valeur suprême, à l'exclusion des autres, comme le présente le capitaine Günther, dès 1916:

"Il n'y a qu'un péché, Rudolf, écoute-moi bien. C'est de ne pas être un bon Allemand."²⁶

Il en ressort tout naturellement que c'est un crime que d'être polonais, français ou anglais. L'esprit de groupe, loin de s'opposer à l'égoïsme individuel ne fait donc que lui substituer un égoïsme collectif, d'autant plus pernicieux qu'il apparaît désormais comme une vertu. C'est là un trait caractéristique de la critique que Merle fait de la civilisation: elle élève au rang de valeurs morales des principes qui sont en fait directement issus de la loi de la jungle.

²⁶ Ibid., p. 76.

Pour ce qui est de l'esprit de groupe, le problème essentiel est évidemment celui du choix du groupe. Le nationalisme allemand contient le génocide à l'état larvaire, dès lors qu'il se définit sur la base de la race. Si on limite l'humanité à la race aryenne, il va de soi qu'on ne considère pas les autres groupes ethniques comme des hommes à part entière. Si on juge nécessaire d'exterminer les Juifs, leur élimination n'est dès lors plus qu'un problème purement matériel. Il n'y a pas de différence, sur le plan moral, entre tuer un Juif et tuer un million de Juifs. C'est au niveau du choix initial que se situe l'engagement de la responsabilité morale. Le reste n'est plus qu'une question de chiffres. Au cours du procès de Lang, le problème échappe complètement à ceux qui le jugent, de sorte que s'il est incontestable qu'il est coupable, ce n'est pas pour son véritable crime qu'il sera condamné:

A un moment donné, le procureur s'écria: "Vous avez tué trois millions et demi de personnes!" Je réclamai la parole et je dis: "Je vous demande pardon, je n'en ai tué que deux millions et demi." Il y eut alors des murmures dans la salle et le procureur s'écria que je devrais avoir honte de mon cynisme. Je n'avais rien fait d'autre, pourtant, que rectifier un chiffre inexact.²⁷

Or, Rudolf Lang n'est surtout pas un cynique. Au pire, on pourrait le considérer comme candide. La pureté se refuse à toute compromission. Il représente seulement un élément parfait d'une civilisation à l'intérieur de laquelle il n'est pas plus monstrueux qu'un saint dans la civilisation chrétienne. Son péché, c'est d'avoir accepté

²⁷ Ibid., p. 430.

cette civilisation et c'est dans la mesure où il est parfait qu'il devient monstrueux. Il est regrettable du reste, que le lieutenant-colonel américain qui l'interroge et s'indigne ("Comment avez-vous pu?.... C'est monstrueux... Ces enfants, ces femmes. Vous ne ressentiez donc rien?") ne saisisse pas bien la portée de ce problème, comme le montre bien cette conversation:

"... Vous comprenez, je pensais aux Juifs en termes d'unités, jamais en termes d'êtres humains. Je me concentrais sur le côté technique de ma tâche."

J'ajoutais:

"Un peu comme un aviateur qui lâche ses bombes sur une ville."

Il dit d'un air fâché:

"Un aviateur n'a jamais anéanti tout un peuple."²⁸

Bien qu'on soit alors en 1946 ou 1947, l'officier américain semble avoir oublié Hiroshima et Nagasaki et la signification de la dernière réponse de Lang semble également lui échapper:

"Il le ferait, si c'était possible, et si on lui en donnait l'ordre."

Il haussa les épaules comme pour écarter l'hypothèse...²⁹

C'est ainsi qu'on sous-estime le "progrès".

²⁸ Ibid., p. 427.

²⁹ Loc. cit.

CHAPITRE III

LA QUETE DE LA PURETE : LA SOCIETE PRIMITIVE

(L'ILE)

Week-End à Zuydcoote exprimait un état d'âme, donnait simplement l'image d'un homme insatisfait du monde où il vivait et de sa qualité d'homme même. Maillat se refuse d'accepter la violence. Il a le sentiment d'un décrochement tragique entre le monde objectif et l'image subjective que s'en font les hommes, entre la pensée des hommes et leurs actions, et il y voit la cause de la violence, depuis les petits différends personnels jusqu'au jeu cruel, brutal et absurde de la guerre. Il sent que la civilisation des hommes est un tissu de mensonges que révèlent leurs actes barbares. Parce qu'il refuse de prendre au sérieux le complexe système de croyances, de préjugés, de conventions hypocrites de ses semblables, il discerne la véritable nature de leurs mobiles et il en éprouve un profond dégoût. A tout cela, il dit non, en bloc. Et malgré un amour sincère de l'humanité, qui se révèle dans sa curiosité pour les individus, son affection pour des gens qu'il n'approuve pas nécessairement et sa compassion pour ceux qui souffrent, son attitude se traduit par un renoncement total. Son découragement l'empêche de se révolter. Il n'a pas seulement la force de faire l'effort nécessaire pour véritablement comprendre la condition humaine. Il est assez sensible pour en éprouver le caractère tragique, assez lucide pour percevoir les vices du système. Mais il est trop organiquement impliqué dans ce système pour pouvoir

prendre dans l'abstraction le recul nécessaire pour échapper à la nausée. Il ne peut seulement pas opter pour la révolte, parce qu'il tombe dans le désespoir pour n'avoir pas appréhendé le problème autrement qu'en termes de morale reçue. Il a confronté le monde réel au monde idéal tel que son système de valeurs tend à le représenter, de sorte qu'il a perdu tout intérêt pour l'un comme pour l'autre. Sa déception le blesse intimement, au plus profond de lui-même, car il fait partie intégrante du premier - bon gré, mal gré, comme nous l'avons vu - et que faute d'approfondir sa réflexion, il ne sait pas renoncer au second pour effectuer un nouveau départ. Il souffre, et enfin il meurt, de n'avoir pas choisi entre accepter la civilisation dont il relève, avec toutes les compromissions que cela implique, et se révolter, c'est-à-dire opter pour d'autres valeurs plus en accord avec la réalité du monde objectif. La Mort est mon métier montre le danger de la première solution, en en poussant à l'extrême les conséquences. En renonçant, on s'engage aussi, et c'est la voie qui, en fonction des circonstances, conduit à la véritable monstruosité: l'inhumain. En vérité, les héros des deux premiers romans disposaient d'une latitude de choix bien mince. Il leur fallait choisir entre soi-même et l'inconnu. A des degrés différents, ils se trouvaient dans des mondes clos. Satisfaits ou insatisfaits d'eux-mêmes, ils regardaient le monde extérieur comme un miroir où ils voyaient, réfléchies à l'infini, leur situation matérielle, leur incertitude et la même alternative entre la renonciation et le vertige du néant. Dans son troisième roman, Merle

met en scène des personnages qui ont la chance de voir un autre monde, au-delà du miroir. Et il n'hésite pas à en faire un pays de merveilles, qui ne deviendra un pays de cauchemar, comme celui d'Alice, que par leur faute. Par stupidité, par méchanceté ou par excès de vertu, les personnages ne sauront pas voir au-delà de leurs préjugés, parce qu'ils appelleront la civilisation ce qui n'est que leur civilisation de Britanniques du dix-huitième siècle. Ainsi, ils laisseront échapper la chance qui leur est offerte et feront un enfer de L'Ile, qui semblait pourtant bien faite à l'image de celle dont parle Shelley dans deux vers cités en exergue au début du livre:

"It is an Isle...
Beautiful as a wreck of Paradise."

Dans L'Ile, Merle reprend l'histoire des mutins de la Bounty: la révolte d'un équipage contre la tyrannie du capitaine du navire, l'embarquement de Polynésiens à Tahiti, la vie de cette communauté mixte dans une île retirée et difficilement accessible, et surtout le conflit qui fait s'affronter les Tahitiens et les marins anglais. On voit qu'encore une fois, l'auteur a pris son sujet dans l'histoire. Mais cette fois, seul le thème l'intéresse, et il décide de le traiter comme il lui convient, et de reprendre sa liberté en renonçant à la vérité historique pure:

"C'est en 1958 que je pris une décision dont le livre qu'on va lire est sorti: Je décidai de jeter l'Histoire par-dessus bord et de raconter une histoire qui, réduisant les événements réels à un simple schéma, me laisserait libre d'imaginer des personnages et des situations."¹

¹ L'Ile, Paris, Gallimard 1962. L'édition utilisée est celle du Livre de Poche, 1966., p. 8.

Ne sous-estimons pas le jeu de mots sur "l'Histoire" et "une histoire". Il traduit une distinction qui montre que l'auteur a su renoncer à faire entrer la réalité historique dans son roman comme gage d'authenticité, pour rechercher dans la dimension romanesque une réalité supérieure, créée à sa convenance et soumise à ses desseins. Jusqu'à présent, de l'histoire contemporaine, il a tiré deux romans, où il a mis ses lecteurs en garde contre la tentation de la violence telle qu'ils ont pu la voir se développer dans leur monde de tous les jours. Dans l'histoire encore une fois, il trouve un événement qui lui permettrait de préciser sa pensée en confrontant ce que nous appelons "la civilisation" avec un état plus "primitif" de la société, afin de montrer par quels côtés notre civilisation appelle la violence, comment on ne peut renier l'une sans renier l'autre, et comment cela doit conditionner notre engagement, plus que jamais nécessaire. Mais cette fois, il ne veut pas s'astreindre à adopter l'appareil anecdotique que lui procurerait - et lui imposerait - l'histoire dans le cadre d'un roman historique. Il décide de mettre l'anecdote entièrement au service de son propos. Cela n'implique pas qu'il sacrifie le côté dramatique du roman à l'exposition d'une thèse philosophique, ni qu'il renonce à baser sa réflexion sur une vue réaliste du monde objectif. Dans L'Ile, il vise incontestablement à exprimer sa conception du monde, et il fait avant tout oeuvre de moraliste en préconisant un système de valeurs. Cependant, les idées qu'il exprime se formulent d'elles-mêmes dans un développement dramatique où les actions comme les personnages, par

leur vraisemblance et leur présence émotionnelle, revêtent un caractère d'authenticité que la vérité historique ne suffirait pas nécessairement à leur conférer.

Il y a incontestablement dans L'Ile un mouvement de retour à la nature. En confrontant des Britanniques et des Polynésiens dans une petite île du Pacifique, l'auteur étudie une forme de civilisation occidentale à la lumière contrastée du primitivisme. Cette démarche rappelle celle des penseurs du dix-huitième siècle. Après avoir décelé des vices majeurs dans la société civilisée, on porte son intérêt sur la vie de nature, dans une quête de la pureté originelle. Le dix-huitième siècle a ainsi produit le mythe du "bon sauvage" qu'on tendait à définir par antithèse comme un homme civilisé dépouillé de sa complexité et de ses vices. Mais nous verrons que Robert Merle se fait une conception toute différente du primitivisme. Encore que son intention soit de donner une image du primitivisme en regard de laquelle se révéleront les traits les plus barbares de la civilisation, la vie tahitienne qu'il décrit n'est pas une simple vue de l'esprit. Il ne la représente pas sous des couleurs flatteuses, comme une vie idéale conçue abstraitement à l'image de celle d'un âge d'or auquel il aspire. En vérité, sa représentation de la société tahitienne peut être considérée comme réaliste à plusieurs titres. Il y a de bons et de mauvais Tahitiens comme il y a de bons et de mauvais "Péritani" (en langue tahitienne: Britanniques). Et les Tahitiens des deux sexes

ont tous une identité individuelle nettement marquée: chacun d'eux est un être unique, plein d'une chaleur humaine qui est bien loin de ne se fonder que sur une nature simple et douce commune à tous. Indépendamment de leur vraisemblance, de leur densité humaine en tant que personnages romanesques, on peut constater, en se référant à des études sociologiques ou historiques² que leur authenticité est attestée par la réalité objective. S'il était important d'évaluer la fidélité de l'image de la société tahitienne que présente L'Ile sur ce plan nous pourrions sans doute montrer que l'auteur ne se sent pas toujours contraint à une rigueur absolue. En particulier, il accentue nettement certains points qui l'intéressent, quitte à laisser dans l'ombre, ou au moins à rejeter au second plan des éléments qui ne sont pas utiles à son propos.³ Il serait cependant mal venu de lui en tenir rigueur. L'oeuvre est un roman et non pas une étude sociologique. En outre, en évoquant l'état de la société tahitienne au dix-huitième siècle, le romancier en conserve l'esprit, qu'il s'agisse de son côté primitif ou d'un système en somme assez complexe de relations humaines.

² Robert W. Williamson: Religion and social organization in central Polynesia, Cambridge, University Press, 1957, 340 pp.

A.C. Eugène Caillot: Histoire de la Polynésie Orientale, Paris, Ernest Leroux éditeur, 1910, 606 pp.

³ En particulier, la religion et ses rites, qui allaient à Tahiti jusqu'aux sacrifices humains à certaines périodes, ainsi que les hiérarchies sociales ne sont mentionnés qu'incidemment, alors que l'auteur porte nettement l'accent sur le libéralisme des moeurs sexuelles, sur l'hospitalité et les "bonnes manières" des Tahitiens.

Et surtout, il présente cet état de la société comme une civilisation. En ceci, il se démarque très nettement du mythe traditionnel du bon sauvage. La société tahitienne de L'Ile se caractérise par un mode de vie, des traditions, des croyances, un système de valeurs, des manières, des aspirations, une conception de la vie qui lui sont propres et qu'elle ne partage, dans leur ensemble, avec aucune autre société. C'est une civilisation, dans le sens de "culture" propre à un peuple, mais une civilisation primitive en ce qu'elle n'est pas encore très éloignée de la nature physique. Elle apparaît comme une sorte de civilisation minimum qui n'a pas évolué vers la complexité ou l'abstraction. Elle laisse ainsi aux individus une beaucoup plus grande liberté et reste pertinente à leur existence dans le monde matériel. Il est intéressant de voir que dans une large mesure la civilisation est fonction du cadre physique naturel dans lequel elle se développe. Sur le plan littéraire, cette idée rappelle les conceptions de Stendhal sur le rôle du climat dans la constitution du génie d'un peuple.⁴ Mais ici, il semble qu'elle soit plutôt le signe d'une conception fonctionnelle de la civilisation. Bien sûr, dans le cadre déterministe de l'oeuvre de Merle, les conditions climatiques, la nature de la terre, l'abondance de la nourriture et la facilité de se la procurer, la beauté du paysage et les charmes de la vie végétale et animale, ne manquent pas d'expliquer une civilisation

⁴Histoire de la peinture en Italie, De l'amour, etc....

empreinte de douceur et de poésie où la joie fait figure de valeur suprême plutôt que le travail ou l'ascétisme. Ce rapport entre un cadre propice à une existence facile et l'insouciance naturelle des Tahitiens ainsi que leur sens inné de la pureté véritable se trouve révélé par le sens du mot "jouer" dans le vocabulaire de la langue tahitienne:

"... Ce mot jouer, quelle trouvaille! Ce mot seul, c'était tout un peuple, toute une civilisation! Quel air innocent il avait! On faisait une partie de cache-cache avec Itia sous les fougères géantes, et quand on l'avait attrapée, on jouait. Adamo et Itia, nus et enfantins sur la mousse comme deux bébés sur un tapis... Jouer! Jouer! La vie entière n'était qu'un jeu. Le matin quand il faisait frais, on jouait à pêcher des poissons. L'après-midi, on jouait à monter dans les cocotiers pour cueillir des noix. Le soir, quand la fraîcheur revenait, on jouait à chasser le cochon sauvage. Mais vers le milieu du jour, et en plein ventre du soleil [en tahitien: midi], on gagnait l'ombre et on jouait... Le verbe n'avait plus besoin de complément. C'était le jeu. Le jeu par excellence. Le plus innocent des jeux."⁵

Cet extrait met en relief deux caractéristiques de la civilisation tahitienne qui sont directement liées aux conditions d'existence idéale que présentent les îles de la Polynésie. La simplicité est fondamentale, et elle rend compte de l'absence de calculs d'intérêts personnels chez les Tahitiens. Dans un monde où l'existence n'est pas un combat quotidien pour la survie, l'homme n'est pas naturellement un loup pour l'homme, et quand le souci du lendemain n'existe pas, l'existence de règles de conduite strictes ne s'impose pas. De même, comment concevoir la notion d'un péché originel quand on vit au paradis terrestre? En vérité la notion de culpabilité même ne

⁵L'Île, p. 405.

peut guère être produite par une civilisation qui n'édicte que peu de règles qu'on puisse transgresser. C'est ainsi que la notion de vol n'a de signification que dans une civilisation qui porte l'accent sur la propriété privée, comme le montre une conversation entre Mason, le second officier du navire, qui s'est arrogé le titre de capitaine après la mutinerie, et le lieutenant Purcell:

"Pensez-vous, reprit-il, que les Tahitiens nous donneront des vivres?

--Tout ce que nous voudrons.

--Sans contre partie?

--Sans contre partie. Cependant, nous aurons des vols.

--Souvent?

--Toute la journée.

--C'est scandaleux! dit Mason en rougissant d'indignation.

--Mais non, dit Purcell. Ils vous donnent tout ce qu'ils ont et ils vous prennent tout ce qui leur fait envie: c'est leur idée de la fraternité."⁶

Les Tahitiens n'ont pas un système de valeurs reçu, d'origine transcendante. En effet, dans leur religion, l'Eatua [la Divinité] n'intervient pas dans les affaires humaines:

"... C'est le chef ou le sorcier qui décide des tabous. Ce n'est pas l'Eatua. L'Eatua est l'Eatua, et c'est tout."⁷

De toute façon, "A Tahiti, la religion elle-même était aimable, et la divinité bienveillante,"⁸ tant il est vrai que si Dieu a créé l'homme à Son image, les hommes tendent à créer leurs divinités à leur propre image. La notion de péché ne peut guère se définir que par rapport à la civilisation. Comme le Bien et le Mal, la culpabilité n'existe qu'en tant que notion produite par une communauté.

⁶Ibid., pp. 40-41.

⁷Ibid., p. 406.

⁸Ibid., p. 109.

Son existence ne se justifie alors que dans la mesure où elle exerce une fonction dans cette communauté, en dissuadant les individus de pécher contre la société. Dans le cas privilégié de la société tahitienne dont le caractère primitif et les conditions de vie favorables limitent les conflits d'intérêts entre les individus, la fonction de la culpabilité reste minime. Il en résulte l'état naturel d'innocence des Tahitiens, comparable à celui des enfants avant qu'on leur inculque les notions de valeurs de leur société. La situation des Tahitiens diffère cependant de celle des enfants par un trait fondamental. L'innocence des enfants est de l'amoralisme, en ce qu'ils n'attribuent pas de signification particulière à leurs actes, quelles qu'en soient les conséquences: ils sont irresponsables. Les Tahitiens, eux, n'accordent à leurs actes une signification particulière qu'en fonction de leurs conséquences. Leur système de valeurs est resté fonctionnel: il n'y a pas encore de décalage dans leur civilisation entre les valeurs morales et le rôle de ces valeurs dans leur société. Du moins, c'est encore vrai dans une large mesure, et c'est dans cette mesure qu'ils vivent encore à l'âge d'or, comme le formule symboliquement Purcell au cours d'une scène où les Tahitiens dansent nus sous la pluie, alors que les Britanniques, qui se sont eux aussi déshabillés, restent dans un coin, honteux de leur nudité:

"Voilà un tableau presque biblique, pensa Purcell avec amusement. Le Tahitien, c'est l'homme à l'état d'innocence. Et le Peritani, c'est l'homme après la faute."⁹

⁹Ibid., p. 66.

Quelle est la nature de cette faute, dans le contexte de la pensée de Robert Merle? Evidemment, c'est "la civilisation", c'est-à-dire la civilisation occidentale, sous la forme de la civilisation britannique du dix-huitième siècle. L'auteur de L'Ile n'est pas le premier à faire ce reproche à la civilisation, en montrant son caractère néfaste par rapport à une culture primitive. Pour ne citer qu'un exemple, dans le domaine littéraire, rappelons ce jugement de Pierre Loti, dans "Le Mariage de Loti", qui confronte la civilisation du dix-neuvième siècle à celle de Tahiti:

"La civilisation y est trop venue aussi, notre sottise civilisation coloniale, toutes nos conventions, toutes nos habitudes, tous nos vices, et la sauvage poésie s'en va, avec les coutumes et les habitudes du passé..."¹⁰

Il taxe déjà "la civilisation" de prosaïsme, de dogmatisme et de perversité. Mais ce qu'il regrette surtout, dans la façon dont elle déprave la culture tahitienne, c'est la disparition d'une forme de folklore dont il appréciait surtout l'exotisme, sans vraiment le prendre au sérieux. Robert Merle, lui, met plus de rigueur dans sa critique de la civilisation occidentale, en prenant la civilisation tahitienne comme base de référence. Dans le développement dramatique - le heurt des deux sociétés, tahitienne et britannique - il montre que c'est l'incompatibilité de deux civilisations qui produit l'antagonisme initial, et que c'est la culture occidentale qui est en tous points responsable du conflit armé et du règne de la désolation dans l'île.

¹⁰ Pierre Loti: Le Mariage de Loti (Paris, Calmann-Levy, 1881), p. 7.

Nous avons déjà vu un exemple de l'incompatibilité des deux civilisations à propos de la propriété et du vol. Ce type d'incompréhension ne peut pas manquer d'être grave quand une petite communauté participant des deux civilisations se trouve isolée dans le champ clos d'un flot au milieu du Pacifique. Il s'avère comme une pierre d'achoppement sérieuse quand il s'agit de partager les femmes. Traditionnellement, à Tahiti, ce sont les femmes qui choisissent leur tané - leur amant, leur homme ou leur mari: la distinction n'existe pas dans la langue tahitienne. Mac Leod, un matelot écossais rusé et sans scrupule, arrive à faire prévaloir chez les Britanniques une conception du mariage toute différente, en se référant explicitement à la culture dont il est issu:

"J'ai mes petites idées sur le mariage, moi, figurez-vous, et c'est pas moi qui les ai inventées. Supposez que j'serais retourné dans mes Highlands au lieu d'moisir ici, et qu'j'aurais trouvé une lassie qui m'plaise, j'serais allé trouver son vieux, et j'y aurais dit: «Mister, j'ai ceci et cela, est-ce que vous m'donnez vot' fille?» Et si l'vieux avait topé j'vois pas qu'on aurait demandé son consentement à la chérie!"¹¹

Et quel que soit le jugement qu'on puisse porter sur ces pratiques, il n'y a pas le moindre doute dans son esprit, c'est là un signe de la société civilisée, par opposition aux "sauvages".

"Voilà comment ça s'serait passé dans mes Highlands, Purcell, et j'vois pas d'raison, sous prétexte que j'suis condamné à vivre dans cette foutue île de sauvages au beau milieu du Pacifique, pour que j'me traîne aux genoux d'une damnée Nègresse et que j'fasse ses quatre volontés."¹²

Nous voyons déjà ici que la "civilisation" apparaît doublement comme

¹¹ L'Ile, p. 204.

¹² Ibid., p. 205.

génératrice de violence. Dans son principe, elle est une consécration de la violence, comme Purcell le souligne dans ce même passage du roman:

"Quand vous dites: «Il faut de l'ordre», je suis de votre avis. Mais où je ne le suis plus, c'est quand vous voulez vous passer du consentement des femmes. Ça, ce n'est plus de l'ordre, MacCleod, c'est de la violence."¹³

En outre, par son attitude supérieure, en se prétendant unique, cette civilisation s'impose contre toute raison. C'est du reste un trait qu'il était inutile de préciser ici, toute l'histoire du monde l'atteste: la "civilisation" a détruit ou frelaté toutes les cultures de la terre, en Afrique comme en Polynésie, en Asie comme en Amérique. Dans le roman, cet aspect intempestif devient tout spécialement criant et scandaleux quand Mac Leod obtient que les Tahitiens soient exclus du partage des femmes. En effet, il y a neuf marins et six Tahitiens, soit quinze en tout, alors que les Tahitiennes ne sont qu'au nombre de douze. Il y a donc trois hommes qui doivent se passer de femme. La façon dont MacCleod justifie la discrimination est révoltante et peut passer pour grossière. Elle ne constitue pourtant, sur le mode cynique, qu'une caricature d'un principe constant de la société dite civilisée dont nous avons traité dans le chapitre précédent: la hiérarchie des groupes de référence.

"Celui que j pense d'abord, c'est l'numéro un: James Finchley Mac Leod, le propre fils de sa mère. Ensuite, j' pense aux copains. Ensuite aux autres gars du Blossom [nom que prend la Bounty dans L'Ile]. Ensuite, aux noirs."¹⁴

¹³ Loc. cit.

¹⁴ Ibid., p. 210

En effet, la discrimination raciale, l'un des aspects les plus dégradants de la civilisation moderne, découle naturellement du système des groupes d'intérêt commun qui, de niveau en niveau, consacrent l'égoïsme individuel et l'érigent en vertu. C'est par l'humour que l'auteur donne l'image la plus frappante de cette aberration en rapportant l'indignation vertueuse de Mason:

"... vous voulez qu'à côté de ces hommes qui, tout bandits qu'ils soient, sont quand même des Britanniques, vous voulez que des Noirs, je dis bien: des Noirs, soient admis à siéger. Monsieur Purcell, c'est la proposition la plus outrageante..."¹⁵

Il ne s'agit pas simplement d'un préjugé individuel, il est bien ancré dans la civilisation, et en outre, il est caractéristique de tout un système. Cependant, grâce à la sagesse et à la bonhomie des Polynésiens, ce n'est encore pas sur ce point que s'accomplira la rupture entre les Tahitiens et les Britanniques. Ceux-ci se font fort "de jouer avec toutes les femmes des Peritani"¹⁶ comme le dit l'un d'entre eux, Mehani, et d'autre part les femmes procéderont par la suite de telle sorte que tout se passera comme si elles avaient choisi elles-mêmes leurs tanés. L'origine des hostilités se trouve dans le partage des terres, dont la majorité, manœuvrée par MacCleod encore une fois, exclut les Tahitiens. Le principe du partage repose aussi sur des principes sacrés de la civilisation occidentale dont l'énoncé, effectué par l'Écossais, met encore en relief le caractère mesquin:

¹⁵Ibid., p. 189.

¹⁶Ibid., p. 242.

"Et pour la terre, fils, justement, ça m'arrange qu'elle soit partagée, parce que j'veux pouvoir dire: moi, j'plains pas mon dos, j'bute, j'sarcle, je bine... Mon lopin, il est travaillé. Et c'qu'il me rapporte, j'le mange. Maintenant, Purcell, j'vais vous dire: s'y a un sacré fils de garce, à côté d'moi, qui s'regarde l'nombril, au lieu d's'y coller, qui récolte zéro au bout d'l'an, et s'serre la ceinture jusqu'à l'os, j'ai bien d'la peine pour lui, mais tant pis, chacun pour soi, v'là comme j'vois les choses..."¹⁷

Ainsi affirmé, le sens de la propriété et l'individualisme apparaissent sous leur vrai jour. Qu'on en approuve ou qu'on en désapprouve la fonction sociale, ils se réduisent à une consécration sociale de l'égoïsme. Et il ne fait pas de doute qu'ils sont déplacés dans le cadre polynésien. En tout état de cause, l'essentiel est la spoliation des Tahitiens que ceux-ci ne peuvent pas accepter: priver quelqu'un de terre, à Tahiti, c'est la pire insulte qu'on puisse lui faire.¹⁸ Ils envoient un ultimatum à Mac Leod qui déclenche la guerre, après avoir tenté de les intimider, en abattant deux d'entre eux. Au terme d'une guerre d'une violence inouïe, chacun des camps visant l'extermination totale de ses ennemis, seuls deux hommes survivent: Tetahiti, le chef des Tahitiens, et Purcell, qui a refusé de prendre les armes parce qu'il condamne la violence par conviction religieuse. Bien que Purcell ait refusé de s'engager de quelque côté que ce soit dans les hostilités, Tetahiti le considère comme son ennemi et veut le bannir de l'île.

Ce prolongement du roman implique deux problèmes distincts: celui de la responsabilité de Purcell, le plus important, et celui

¹⁷ Ibid., p. 311.

¹⁸ Ibid., p. 313.

de la nature des mobiles de Tetahiti. Purcell est à la fois le personnage le plus important et le plus séduisant du roman. Lieutenant sur le Blossom, il constitue dans l'île le seul trait d'union possible entre les marins britanniques et les Tahitiens. Il parle la langue des Tahitiens, pour avoir passé plusieurs mois à Tahiti au cours d'un précédent voyage. Il est intelligent et lucide: il est le seul à véritablement comprendre les développements de la situation, comme il comprend les mobiles des autres personnages et la nature des deux civilisations. En outre, il est foncièrement bon, généreux et plein d'amour pour les hommes. Enfin, et c'est peut-être ce qui le perd, ses convictions religieuses lui font refuser absolument de recourir à la violence. Condamnant la violence sous toutes ses formes, il s'efforce sans cesse d'en empêcher les manifestations. Toujours avec un sentiment d'impuissance, parce qu'il est trop lucide pour ne pas percevoir l'inutilité de ses efforts, il tente d'expliquer, de dissuader les mouvements de violence, de réparer les injustices. Mais il se refuse à s'engager dans des épreuves de force.

Il ne fait pas même acte d'autorité, à l'exception d'une fois, à la suite de la spoliation des Tahitiens, et encore il se contente de se retirer de l'assemblée qu'avaient constituée les marins. Et alors même qu'il effectue ce geste, il le sait inutile: ce n'est qu'une question de principe. Il n'aurait pourtant dépendu que de lui, à plusieurs reprises, que les rapports de forces eussent changé en faveur de la paix et de la justice. Dès la constitution du "parlement"

des Britanniques, sous les auspices de Mac Leod, il comprend que celui-ci peut disposer à son gré des délibérations et des décisions. Mais ce n'est que lorsqu'il est trop tard qu'il se décide à dénoncer cet abus:

"On va passer au vote, dit-il d'une voix coupante, et je vais vous dire comment ça va se passer. Smudge votera pour vous, parce qu'il est de votre avis; Johnson vous a donné sa voix, parce qu'il a peur de Smudge; Hunt, parce qu'il ne comprend pas. Et White, qui n'est probablement pas de votre avis, s'abstiendra par amitié. Cela vous fera donc quatre voix contre trois. Il n'y a plus d'assemblée dans cette île, MacLeod, il y a une tyrannie: la vôtre. Et je ne la supporterai pas plus longtemps."¹⁹

Il l'a déjà supportée trop longtemps, cependant, et le mal est déjà irrémédiablement accompli. En effet, Mason considérant sa dignité de capitaine comme incompatible avec le parlement, il ne participe pas aux assemblées. Il n'y a donc que huit membres, et seuls deux matelots, Baker et Jones, soutiennent Purcell. Par un jeu d'influence et d'intimidation, Mac Leod s'est assuré la direction des opérations. Il ne tiendrait qu'au lieutenant de le supplanter en recourant aux mêmes méthodes, encore qu'il n'aurait seulement pas besoin de recourir à l'intimidation pour se gagner le vieux Johnson. Mais bien qu'il pressente le danger de l'emprise de Mac Leod sur le parlement, il se refuse à recourir aux moyens d'éviter la tyrannie, parce qu'il ne veut pas renoncer à ses principes libéraux. De même, par la suite, il refuse de laisser éliminer l'Écossais par Baker, quand bien même l'acte de violence qui consiste à tuer le responsable de la violence permettrait d'éviter un massacre. Il y a un

¹⁹Ibid., p. 318.

moment où le caractère paradoxal de sa position lui apparaît, mais l'intensité de sa conviction interrompt ce raisonnement hérétique:

"Il se demanda pourquoi le principe de respecter toute vie humaine lui paraissait plus important que le nombre de vies humaines qu'il pouvait sauver en renonçant à ce principe. Il y eut un déclic quelque part. Il cessa de penser."²⁰

Ce qu'il préserve envers et contre tout, c'est la pureté de sa conscience, parce qu'il pense pouvoir ne pas s'engager dans le conflit, et ainsi, ne pas être responsable d'un acte de violence. Mais comme nous l'avons vu, il n'a pas le choix de s'engager ou de ne pas s'engager. Tetahiti lui-même lui présente le problème en ces termes: si tu ne t'engages pas avec moi, tu t'engages contre moi. S'il s'exprime dans une langue plus courtoise et plus délicate, le dilemme reste le même:

"Adamo [Adam Purcell en tahitien], reprit-il avec une brusque bouffée de poésie, est plus doux que l'aurore qu'il porte sur ses joues. En outre, il ne veut pas l'injustice... Cependant, Adamo ne veut pas agir pour empêcher l'injustice. C'est en cela qu'il est comme je l'ai dit, l'ami du mauvais chef [MacCleod]. Et l'ami du mauvais chef n'est pas le nôtre."²¹

Du reste, devant l'incompréhension de Purcell, il pose le problème dans sa brutale clarté:

"S'il y a la guerre, tu devras choisir ton camp."²²

Après le début du massacre, c'est à Purcell que s'en prend Baker, qui a pourtant toujours été son ami:

²⁰ Ibid., p. 375.

²¹ Ibid., p. 332.

²² Ibid., p. 332.

"... tout est d' vot' faute! Tout! Absolument tout!. J'aurais jamais dû vous écouter! Si j'avais envoyé Macleod par le fond la nuit du partage des femmes, y aurait pas eu d'guerre avec les Noirs, et Ropati serait encore en vie!"²³

Et enfin, la guerre finie, les reproches de Tetahiti le conduisent à douter de son innocence en lui rappelant les griefs de Baker, jusqu'à la révélation finale:

"Comme si tout cela n'était pas ma faute!" pensa-t-il tout d'un coup dans un éclair déchirant de remords et de désespoir.
"Ces morts! Ce départ! Tout est ma faute!"²⁴

Tetahiti voulait le conduire à admettre la lourde part de responsabilité qui lui revient, et enfin, il y est parvenu. Mais il y a également quelque chose d'inquiétant dans l'attitude du Tahitien à l'égard de Purcell. La façon dont il insiste à le traiter comme prisonnier de guerre, malgré l'opposition de toutes les Tahitiennes qui adorent "Adamo", témoigne d'une attitude qui n'est que trop civilisée. Déjà, il a autour de sa maison les têtes des huit autres "Peritani" qu'il insulte tous les matins, et ce n'est pas là un caractère très riant de la culture tahitienne. Mais maintenant qu'il a la victoire et que, tous ses amis étant morts, c'est tout ce qu'il lui reste, "Il essaie d'être heureux de sa victoire."²⁵ Même après la fin de la guerre, il veut jouir de sa supériorité, en l'exerçant sur les morts, et sur le dernier "Peritani". Il en est venu à détester tous les Britanniques, parce qu'ils sont

²³Ibid., pp. 435-436.

²⁴Ibid., p. 650.

²⁵Ibid., p. 563.

britanniques. En outre, il masque ses intentions véritables "comme tous les chefs". Après avoir promis qu'il ne tuerait pas Purcell, il lui impose l'exil, quand il sait bien que c'est presque l'équivalent d'un arrêt de mort. Sur une aussi frêle embarcation qu'une chaloupe de navire, il n'a guère de chances d'atteindre des îles dont les plus proches se trouvent encore à plus de cinq cents milles marins. Et quand bien même il y parviendrait, il est recherché comme mutin. Tetahiti tend à être hypocrite et orgueilleux, parce qu'il se sent obligé d'agir comme un guerrier et un vainqueur dans la fièvre de la guerre et de la victoire. Ce n'est qu'au cours d'une bordée en barque qui tourne presque à la tragédie que Tetahiti et Adamo se retrouvent, à travers l'épreuve commune.

En fait, ils se sont progressivement rapprochés l'un de l'autre. A mesure que Purcell reconsidérerait sa bonne conscience pour finalement admettre la gravité de sa responsabilité, Tetahiti renonçait graduellement à ses exigences. De part et d'autre, ces concessions supposaient la répudiation de principes admis, solidement ancrés dans les civilisations respectives des deux hommes. En d'autres termes, c'est en s'imposant de reconsidérer les attitudes que lui suggérait son héritage culturel que chacun parvient à retrouver chez l'autre la fraternité fondamentale qui les unit. En confrontant la civilisation occidentale à une civilisation primitive, Robert Merle aboutit donc à une double conclusion. D'une part, notre civilisation ne constitue pas un "progrès" par rapport à celle

des sociétés primitives. D'autre part, la civilisation primitive ne peut pas non plus être considérée comme un modèle: la civilisation tahitienne elle-même, la plus séduisante qui soit, souffre de vices fondamentaux évidents, dans la mesure même où elle commence à présenter une certaine complexité. Il semble que malgré les réserves expresses que le romancier exprime sur la conception de la bonté naturelle des hommes en tant qu'individus, il considère que la codification des relations sociales tend à consacrer les mouvements les plus néfastes de l'âme humaine au lieu de les tempérer ou de limiter leurs conséquences dans le cadre de la communauté. En outre, il ressort de son analyse que tout individu relève de deux composantes complexes, si intimement liées l'une à l'autre pour composer une personnalité qu'il est extrêmement ardu de déterminer leur part respective. Si l'on tient compte du caractère hautement déterministe de l'environnement sur les individus, il s'avère que la civilisation entre pour une part essentielle dans l'élaboration de la nature unique de chacun, en exerçant sur lui une influence très proche du conditionnement à l'intérieur d'une société donnée. Comme nous l'avons déjà remarqué, chaque personnage a pourtant un caractère qui lui est propre. En vérité, cette identité individuelle est extrêmement marqué chez les personnages de Merle, au point qu'on pourrait lui reprocher sa tendance à en faire des "types", en particulier dans Week-end à Zuydcoote:

L'auteur s'y efforce d'intégrer le destin de personnages fortement typés dans le cours général de la guerre...²⁶

²⁶ Maurice Nadeau: Le Roman français depuis la guerre (Paris, N.R.F., 1963), p. 40.

La référence à une société primitive permet une première approximation du rôle de la civilisation dans la manière d'être des individus. Cependant, comme les primitifs relèvent également d'une civilisation dans la mesure où ils participent à une culture, il reste difficile de déterminer ce qu'il y a d'authentiquement humain dans l'homme. Plus précisément, si l'homme ne s'élève pas au-dessus de la bête en ce qu'il est susceptible d'accéder à la civilisation, quels sont les attributs qui font un homme de cet "Animal doué de raison"?²⁷

²⁷Robert Merle, Un Animal doué de raison, (Paris, Gallimard, 1967, 377 pp.).

CHAPITRE IV

CE QUI EST AUTHENTIQUEMENT HUMAIN, CE N'EST PAS LA CIVILISATION (UN ANIMAL DOUÉ DE RAISON)

Des trois premiers romans de Merle, il ressort déjà que l'important est d'être un homme, c'est-à-dire un individu à la fois pourvu d'une identité unique et qui doit se définir par rapport à la société humaine. L'auteur reproche à ce qu'on appelle la civilisation de rompre cet équilibre en masquant chez les individus ce qu'ils ont de fondamentalement humain. En effet, la civilisation exerce sur les individus une influence déterministe proche du conditionnement. Or elle est elle-même issue d'un processus historique et consiste en un perfectionnement de la loi du plus fort, adaptée à la réalité humaine en fonction d'une évolution de la notion de force. Nous en avons déjà vu de nombreux exemples, en particulier dans L'Ile, mais le plus caractéristique, au moins à un certain niveau de l'évolution, est une répartition du marin MacLeod:

"... c'est nous qui avons les fusils, oui ou non? Alors, c'est nous qui devons faire la loi, c'est clair!"¹

Quelle que soit la signification qu'on veut attribuer au mot "civilisation" en vertu de considérations toutes théoriques, il reste incontestable que c'est là le seul principe permanent qui ressort de l'histoire de la civilisation: elle se base essentiellement sur la violence et par conséquent, en période de crise, elle aboutit à la violence. Cependant, les hommes aspirent en même temps à la paix

¹L'Ile, p. 55.

et prétendent définir la civilisation par opposition au règne de la force. Merle s'est efforcé jusqu'à présent de dénoncer l'ignorance ou l'hypocrisie qui consiste à confondre les deux acceptations, théorique et historique, du mot civilisation. En même temps, il a présenté la violence comme la source de tous les maux - le Mal dont participent tous les maux - en ce qu'elle conduit, à la limite, à ce que tous les hommes sont d'accord pour considérer comme l'inhumain par excellence: le génocide.² Il lui reste à définir ce qu'il conçoit comme spécifiquement humain dans l'homme, indépendamment de ce que celui-ci hérite, par l'intermédiaire de sa civilisation, d'une histoire multi-millénaire de violence et d'ajustements empiriques des sociétés humaines au monde matériel.

Pour représenter cet homme sans histoire et sans compromissions, il recourt à l'artifice du mythe animal dans Un Animal doué de raison. Il ne prétend pas innover en la matière. Dans la préface, il reconnaît de bonne grâce sa dette à l'égard de "Cyrano de Bergerac, Swift, MacOrlan, Karel Čapek, Orwell, Vercors..."³ En l'occurrence, l'idée fondamentale consiste à imaginer un animal qui accède subitement à la raison en acquérant la maîtrise du langage articulé. La promotion de cet animal au rang des êtres pensants pose le problème de sa position par rapport à l'homme, ce

²La Mort est mon métier.

³Un Animal doué de raison, p. 8.

qui implique une définition de la nature profonde de l'homme. Dans ce cadre élargi, Robert Merle reprend essentiellement les mêmes thèmes que dans ses trois premiers romans. Il précise sa pensée en s'efforçant d'intégrer ses idées dans un ensemble où elles soient en harmonie et se combinent pour constituer une conception cohérente de l'homme et du monde. Nous pourrions donc effectuer dans ce chapitre, à la lumière d'une étude particulière d'Un Animal doué de raison, une mise au point globale des vues de Robert Merle sur les thèmes que nous nous sommes proposés d'étudier.

Robert Merle n'a pas créé de toute pièce son "animal doué de raison" à la manière dont Karel Čapek et Vercors ont conçu leur salamandre⁴ ou leur "tropi"⁵. Un tel animal existe selon lui: le dauphin. Encore une fois il fonde sa matière romanesque sur la réalité:

... j'ai rassemblé les données zoologiques sur le dauphin à nez de bouteille, ou Tuysiops truncatus, et seul leur exposé fait l'objet d'une présentation romanesque: les données elles-mêmes sont vraies - jusqu'au seuil qui sépare le documentaire de la fiction.⁶

Mais la détermination de ce seuil est un point essentiel, car c'est précisément au-delà de ce seuil que se situe la partie la plus significative du roman.

⁴Karel Čapek: War with the Newts (London, G. Allen and Unwin Ltd., 1937).

⁵Vercors: Les animaux dénaturés (Paris, Albin-Michel, 1952).

⁶Un Animal doué de raison, p. 10.

Ce qu'on connaît d'ores et déjà du dauphin en fait un être non seulement très attachant, mais dont le comportement, aussi bien que la morphologie cérébrale, s'apparentent de façon frappante à ceux de l'homme. Pour ne retenir que les caractéristiques les plus significatives déjà établies par la science moderne et situer le "seuil" de la fiction dans le roman, faisons rapidement le point de quelques éléments de cétologie dont l'auteur rend compte. Cétacé, le dauphin est un mammifère marin dont le comportement a toujours retenu l'homme en ce qu'il diffère sensiblement de celui des autres animaux. Sans accorder une attention excessive aux légendes qui rapportent le sauvetage de personnes en danger de noyade par des dauphins ou d'autres cétacés, on a remarqué que les dauphins recherchent la compagnie humaine, et changent souvent leur route pour nager auprès des bateaux en pleine mer. Or, il ne s'agit pas d'instinct grégaire - qui ne joue qu'à l'intérieur d'une espèce - non plus que de l'espoir d'obtenir de la nourriture: ils le font par jeu. C'est un aspect particulièrement intéressant de leur "psychologie" que l'observation scientifique a mis en évidence: le dauphin, comme l'homme, est susceptible de concevoir le jeu comme un acte purement gratuit, pour lequel on peut recourir soit à des partenaires, soit à un matériel. Ses jeux montrent ainsi qu'il est capable d'attention, d'initiative et d'organisation en ce qu'il peut développer et perfectionner une activité collective en fonction d'une situation donnée. On a également remarqué que les dauphins ont un sens particulièrement développé de

l'entre-aide. Certaines expériences montrent même que les dauphins sont en mesure de se transmettre des informations à travers d'une cloison opaque, pourvu qu'on maintienne la possibilité d'une communication phonique. Or, cette communication atteint une complexité telle qu'"elle met en jeu des notions aussi abstraites que droite, gauche, centre, et implique, pour être véhiculée, un langage véritable."⁷ C'est ainsi qu'on s'efforce de chiffrer la "langue" des dauphins et que le docteur Lilly aux Etats-Unis a entrepris de leur enseigner l'anglais. Et on a déjà établi que le dauphin associe de façon claire et constante un mot et sa signification, accédant ainsi à la notion spécifiquement humaine de mot-symbole.

Cependant, les aptitudes linguistiques des dauphins se limitent encore à la production de monosyllabes qu'ils ne peuvent pas combiner. Cet inconvénient resterait mineur s'il ne tenait qu'à une difficile élocution. Mais le problème apparaît plus grave en ce que les dauphins ne savent pas combiner des mots pour constituer une phrase. Or, la construction de phrases constitue par définition le principe de base du langage articulé, et la condition sine qua non de la pensée de type humain. Les chercheurs n'en sont actuellement qu'au point où ils espèrent parvenir à faire franchir aux dauphins l'étape qui les conduira du mot à la phrase. C'est là "le seuil qui sépare le documentaire de la fiction". Au-delà,

⁷ Ibid., p. 26. (Expérience du Dr Bastian).

Merle extrapole en fonction des progrès qui ont déjà été accomplis. Il situe la durée de son roman entre le 28 mars 1970 et la nuit du 8 au 9 janvier 1973 et suppose le problème théorique résolu.

A plusieurs égards, cette assomption met en cause le réalisme du roman, et par conséquent le bien-fondé des conclusions pratiques auxquelles aboutit l'auteur. Les dauphins qu'il met en scène sont en effet, en tant qu'animaux doués de raison, tout aussi mythiques que les porcs ou les chiens de l'"Animal Farm" d'Orwell⁸, en ce que nul n'est encore en mesure d'affirmer que leur supériorité "intellectuelle" sur les autres animaux pourra jamais égaler celle de l'homme. Il importe de faire cette réserve afin de déterminer la portée philosophique de l'oeuvre. Merle ne se propose pas de démontrer, à la lumière de la science moderne, que la nature de l'homme peut être réduite à celle d'un animal nanti d'un attribut supplémentaire qui s'appelle la raison. Il fait une hypothèse, purement rhétorique jusqu'à preuve du contraire, destinée à lui fournir une base de référence pour son étude de l'homme. Le choix du dauphin montre seulement que cette hypothèse n'est pas absolument gratuite. De toute façon, quand le dauphin devrait se montrer un jour capable d'accéder au langage articulé et à la raison, il n'y a pas lieu de supposer que l'image qu'en donne Merle dès à présent s'avérera fidèle. Celui-ci donne une

⁸George Orwell: Animal farm (London, Secker & Warburg, 1949).

image romanesque parfaitement vraisemblable d'"un animal doué de raison" qui ne reste pas moins une création de l'esprit. Il la conçoit en fonction des impératifs objectifs que détermine la cétologie, mais à l'intérieur de ce cadre, il attribue à son "dauphin pensant" une nature que seule atteste sa propre conception d'un être pensant à l'état de nature.

Robert Merle n'anticipe pas sur le seul plan scientifique. De même qu'il situe le déroulement de son roman à un moment futur de la connaissance du monde objectif, il représente par anticipation les prolongements de la réalité politique actuelle dans un avenir proche. Ces deux formes d'anticipation ont en commun un caractère de vraisemblance qui tient à ce qu'elles prennent solidement racine dans la réalité présente. En outre, elles sont étroitement liées, dans la matière romanesque comme dans les réflexions auxquelles elle conduit: le "progrès" qu'accomplissent les chercheurs ne prend sa véritable signification qu'en fonction de l'application que lui donne la société dans laquelle il s'effectue. Le contexte politique intervient ainsi dans la fiction romanesque où son importance s'impose doublement. C'est un processus politique qui détermine la place du "dauphin pensant" dans la société humaine comme la fonction à laquelle sont consacrées les forces de la science et de la technique modernes. En conséquence, le problème des rapports du savant et de l'état doit se traduire en termes d'engagement politique.

Dans Un Animal doué de raison, il s'agit de politique américaine. En effet, le professeur Sevilla, malgré son nom et de nombreux caractères latins, est un citoyen américain. Et le laboratoire où il effectue ses recherches cétologiques se trouve dans un lieu de la Floride dont le nom reste secret, parce qu'il travaille dans le cadre d'un programme financé "par une agence d'Etat", qui intéresse la défense américaine. A la tête d'une équipe de jeunes assistants des deux sexes, il étudie le langage des dauphins et leur aptitude à acquérir la maîtrise du langage articulé. L'expérience qui le conduit au succès, le 12 juin 1970 représente un autre trait d'union entre la fiction romanesque et la réalité. Elle a déjà été tentée sur un chimpanzé par un couple de psychologues américains. Ils ont adopté une petite guenon de deux jours qu'ils ont élevée comme leur propre enfant, afin de la situer dans des conditions analogues à celles qui mettent un bébé humain en mesure d'apprendre à parler quand il atteint la maturité nécessaire. En se montrant incapable d'apprendre plus de quatre mots simples, qu'elle n'employait du reste pas toujours à bon escient, la guenon a mis en évidence que le chimpanzé est inapte au langage articulé.⁹

Avec les aménagements qu'impose évidemment l'habitat aquatique des cétacés, Sevilla reprend le principe de cette expérience. Il parvient ainsi à faire acquérir un vocabulaire considérable

⁹Un Animal doué de raison, pp. 66-67: expérience des Hayes.

au dauphin Ivan. Mais ce n'est qu'en lui imposant un choc affectif considérable - en le séparant de la femelle Bessie qu'il lui avait d'abord donnée comme compagne - qu'il parvient à lui faire passer le seuil essentiel qui conduit du mot à la phrase. Cette phrase historique est ainsi:

"Pa give Bi."¹⁰

En effet, Ivan considère Sevilla comme son père - plus précisément comme sa mère - et Bi est le nom qu'il a attribué à Bessie, comme il s'est donné celui de Fa à cause de ses difficultés d'élocution. A partir de ce pas décisif, Fa fait des progrès prodigieux, ainsi que Bi à qui il a enseigné ce qu'il sait déjà. Les similitudes qui existent entre les comportements des dauphins et ceux des chercheurs deviennent alors plus apparentes que jamais. En vérité, les "animaux doués de raison" de Merle sont à bien des égards identiques à des êtres humains comme le montre le rapport d'un groupe de psychologues:

"De nos entretiens avec Fa et Bi, dirent les psychologues, nous tirons la conclusion que ces deux dauphins disposent du vocabulaire, des connaissances et de l'intelligence du teen-ager américain moyen, à cela près qu'ils ignorent l'argot et s'expriment en anglais correct..."¹¹

A propos de la première présentation publique de ses élèves, Sevilla peut même aller jusqu'à dire:

Fa est un extroverti typique. Joyeux, bavard, vantard, agressif, il fut ravi de se donner en spectacle, parut flatté quand

¹⁰ Ibid., p. 159.

¹¹ Ibid., p. 203.

ses réponses excitaient les rires, et bondit de plaisir hors de l'eau chaque fois qu'on l'applaudissait.¹²

Le cétologue peut donc à juste titre éprouver la satisfaction d'avoir contribué à donner une dimension nouvelle à la notion d'humanité.¹² La promotion du dauphin le rend en effet égal à l'homme, en même temps qu'elle impose une nouvelle estimation de la nature humaine. Mais elle présente un autre intérêt dans le cadre de la société humaine du vingtième siècle: l'intérêt militaire. Indépendamment de toute fiction, Merle souligne d'ailleurs que ce n'est pas par souci de spéculation philosophique que les Etats-Unis consacrent d'ores et déjà des millions de dollars à l'étude des dauphins:

-- ... ils pourraient déceler d'avance une flotte de sous-marins atomiques et nous aider à l'anéantir en semant des mines sur sa route. Ils pourraient aussi attaquer les navires de surface en allant placer des bombes sous leur ligne de flottaison. Ils pourraient même, le cas échéant, porter des bombes atomiques jusque dans les ports de l'adversaire.¹³

Dans le cadre de la "politique-fiction", Merle imagine qu'un des nombreux services secrets américains utilise les dauphins du professeur Sevilla pour monter une provocation contre la Chine. Afin de créer un casus belli, ils font porter par Fa et Bi, à leur insu, une bombe atomique sur la coque du croiseur américain Little Rock qu'elle volatilise au large d'Haiphong. Le monde se trouve ainsi au bord de la guerre thermo-nucléaire et ce n'est que grâce aux dauphins qu'il subsiste une lueur d'espoir à la fin du roman. Déjouant

¹²Ibid., p. 184.

¹³Ibid., p. 60.

les plans de ceux qui les avaient chargés de leur mission, ils ne périssent pas dans l'explosion. Un autre service secret américain, rival du premier, les remet au professeur Sevilla. On attend de celui-ci qu'il obtienne des dauphins un compte-rendu de ce qu'ils ont fait pendant leur absence. Or, depuis qu'ils ont découvert que "L'homme n'est pas bon"¹⁴, ils ne veulent plus parler la langue des hommes. Sevilla parvient à reconquérir leur confiance et à enregistrer leur témoignage sur la véritable tragédie du Little Rock. Avec leur aide, il s'échappe vers Cuba, d'où il espère faire connaître au monde la vérité et tenter d'éviter la catastrophe qui menace l'humanité.

On peut voir que la violence se trouve envisagée, dans Un Animal doué de raison, à l'échelle planétaire et au niveau où apparaît son caractère le plus fondamentalement maléfique: celui de l'auto-destruction de l'espèce humaine. La violence a toujours été un attribut constant de l'espèce humaine, comme on peut le découvrir quand les dauphins donnent en quelques mots une image cruellement juste des hommes:

--Ils mentent, ils tuent.

Excellent résumé, pensa Sevilla. Toute l'histoire de l'homme en quatre mots. Des origines jusqu'en 1973. Jusqu'au jour où l'humanité, se prenant elle-même à la gorge comme un clown, s'étrangle par inadvertance.¹⁵

Profondément ancrée au sein de tous les individus, la violence apparaît comme une institution dans les sociétés, un principe de

¹⁴Ibid., p. 322.

¹⁵Ibid., p. 350.

l'histoire, et le "progrès" aidant, elle se présente comme l'instrument de l'apocalypse à l'échelle planétaire:

... quatre bombes H explosant simultanément à la même altitude anéantissant toute espèce de vie dans une surface de cent cinquante kilomètres carrés, le nuage radioactif d'une seule bombe au cobalt peut transformer en désert une région trois fois grande comme la Grande-Bretagne, d'après nos calculs, gentlemen, il ne faudrait que trente mille mégatonnes pour anéantir sept cent millions de Chinois...¹⁶

Cette aptitude et cette fascination de l'homme pour l'extermination apparaissent comme l'apanage qui le distingue le plus radicalement des animaux. C'est en effet l'aspect le plus remarquable de la notion de gratuité que permet l'abstraction:

... quand les bêtes se battent, c'est pour leur nourriture ou pour défendre leur territoire, mais jamais, jamais, elles n'ont conçu le projet d'anéantir une espèce entière, ni la terre sur laquelle elles marchent...¹⁷

Sans raisonnement, sans prétentions morales et sans rechercher des justifications édifiantes, Fa et Bi donnent au monde une leçon d'humanité:

Un silence, et Fa siffla.

--Bon. Il y a un homme grenouille, il nage sur nous, qu'est-ce que je fais?

--Tu l'assomes.

--Oh, non, dit Fa. Je l'assomme, il coule et il meurt. Oh, non.

--Tu ne l'assomes pas: il nous tue.

Un silence, et Bi siffla.

--Je coupe son tuyau avec mes dents. Il remonte à l'air. Par derrière je cogne un peu et je le jette sur les rochers.

Admirable refus de la violence: elle le met hors de combat, mais elle lui sauve la vie.¹⁸

¹⁶ Ibid., p. 345.

¹⁷ Ibid., p. 368.

¹⁸ Ibid., p. 364.

Après avoir montré qu'à mesure qu'il s'éloigne de sa nature animale, l'homme se signale par une bestialité croissante, Merle affirme ainsi que les vertus humanitaires, loin de se trouver dans la civilisation, relèvent de caractères plus spontanés de la nature humaine qu'il attribue à son "animal doué de raison" à l'état de nature:

... un cerveau aussi rusé que celui de l'homme, mais contrôlé par la bonté.¹⁹

Ces vertus fondamentales existent en effet chez l'homme, si elles s'y trouvent le plus souvent masquées. Quand on les trouve chez un individu, il s'effectue un courant de chaleur humaine qui les fait reconnaître:

... Sevilla sentit sa poitrine se dilater, la bonne volonté, le souci des autres, l'affection profonde, l'homme c'était aussi cela...²⁰

A cela, il faudrait aussi ajouter l'amour: l'amour des amants, amour paternel et filial, amour de l'humanité. Cet amour, comme le sentiment de fraternité humaine, est toujours présent sous la violence, mais celle-ci l'écrase et le repousse dans le cadre de la civilisation.

Nous avons déjà pu établir que selon Robert Merle la civilisation pervertit la morale en effectuant une confusion des valeurs en même temps qu'elle aggrave tragiquement les conséquences de cette perversion en mettant en jeu une puissance matérielle croissante. Pour la première fois, le romancier établit explicitement en une formule unique le lien organique qui unit ces deux

¹⁹ Ibid., 365.

²⁰ Ibid., 362.

notions. Il apparaît en effet avec une évidence frappante dans ce qu'il appelle "la tendance à la satisfaction de soi (self-satisfaction) et l'aptitude à se sentir moralement justifié (righteousness)"²¹ du peuple américain, comme Merle le souligne dans une conversation de deux des assistants de Sevilla:

... L'expansion américaine, c'est peut-être bien, en effet, une forme de colonisation, mais dans ce cas, primo elle est inévitable; secundo, il vaut mieux que ce soit nous, plutôt que les Russes ou les Chinois.

--Ça, dit Mike, ça s'appelle le "réalisme politique", et c'est au nom de ce réalisme qu'Hitler a essayé de conquérir l'Europe.

--Tu nous compares à Hitler! Tu te rends compte de l'énormité?

--Je me rends compte. Ce que Hitler a essayé de faire avec un vocabulaire cynique et des moyens limités, nous sommes en train de l'accomplir au nom de la morale et avec des moyens énormes.²²

Or, il ne faut pas s'y tromper, il s'agit bien de civilisation, s'il ne s'agit pas de celle dont nous rêvons tous:

--Après tout nous apportons la civilisation aux peuples dont nous assumons les responsabilités.

--Nous ne faisons rien de semblable, dit Michael avec indignation. Nous mettons à leur tête des dictateurs sanglants et nous les maintenons dans la misère.²³

Le conditionnement qu'exerce une civilisation de ce type sur les individus ne manque évidemment pas de constituer un danger effrayant, compte tenu de la puissance et de l'efficacité des moyens d'"information", ainsi que de l'importance de l'enjeu. Merle montre comment dans le pays de la démocratie, on "vend" un président au public. Le facteur déterminant d'une campagne électorale est son

²¹ Ibid., pp. 194-195.

²² Ibid., p. 149.

²³ Loc. cit.

budget, et en fonction du conditionnement préalable des électeurs, les points importants à débattre pour déterminer la qualité d'un candidat n'ont guère de rapport avec ses opinions politiques. Les vertus d'un chef politique se mesurent en termes de dynamisme, de respectabilité ou de sex-appeal. Ainsi, la victoire d'Albert Monroe Smith aux élections présidentielles de 1970 tient beaucoup à ce qu'"il avait trouvé le moyen de cumuler deux sex-appeals: celui de la jeunesse et celui de la maturité."²⁴ Ces procédures permettent de porter à la présidence des hommes dont on peut faire ce qu'on veut. Il est du reste bien difficile de préciser l'identité de ce "on". Lorsque Merle se réfère à cette entité anonyme et menaçante, il emploie un autre pronom qui reste tout aussi indéfini: "ils". C'est une force obscure qui s'exerce inéluctablement sur la société et sur les individus. Dans un contexte mystique, on pourrait l'appeler le diable, car elle agit toujours de façon maléfique, sans jamais sembler servir un intérêt défini ni se fixer un objectif précis. On pourrait penser qu'il s'agit des forces d'argent, mais on pourrait alors attendre un mouvement plus concerté. Ce mal immanent à la société américaine semble plutôt provenir d'une forme de bureaucratie décentralisée à l'extrême, à l'intérieur de laquelle prolifèrent des ramifications rivales:

... les pouvoirs quasi dictatoriaux du président! oui, mais les pressions subtiles, puissantes, continuelles, l'ornière tracée d'avance, de tous côtés, pour que ma roue vienne y tomber, les Etats dans l'Etat, le Pentagone, le Département d'Etat, les milieux financiers liés aux généraux, et les polices, le F.B.I., la C.I.A., les lobbies, les groupes de pression, le

²⁴Ibid., pp. 288-289.

Président-prisonnier, le Président-instrument, le Président-otage, un Gulliver chez les Lilliputiens!²⁵

Dans un tel climat d'insécurité et d'antagonisme, il n'y a pas lieu d'être surpris si

... l'idée même de la guerre, et même d'une guerre d'agression, peut être un jour admise sans résistance par une population ainsi conditionnée, pour peu qu'elle lui soit présentée comme une guerre préventive contre un ennemi qui se prépare à l'a-néantir.²⁶

Cette civilisation crée donc un milieu qui n'est guère favorable à l'engagement, et inversement, elle rend cet engagement nécessaire. Ce paradoxe fondamental n'est pas à proprement parler une contradiction. La civilisation moderne exerce une influence écrasante sur les individus, et en tendant à les détacher de la maîtrise de leur destin, elle les entraîne vers la catastrophe. Mais cette influence n'est pas un conditionnement parfait, et Merle montre dans Un Animal doué de raison un homme qui prend graduellement conscience de sa responsabilité, et finit par s'engager en accomplissant un acte d'une importance capitale: s'enfuir à l'étranger pour dénoncer une manœuvre aventureuse de son pays dans laquelle il se rend compte que sa responsabilité serait pleinement engagée, s'il ne faisait rien pour l'empêcher. Sevilla apparaît d'abord comme un homme qui se sent totalement dégagé des problèmes politiques de son pays, parce qu'il ne se sent pas qualifié en la matière:

... En fait, vous connaissez ma position: je considère que je n'ai pas à m'occuper des questions de politique extérieure, car seul, à mon avis, le Président connaît les faits tels qu'ils

²⁵ Ibid., pp. 288-289.

²⁶ Ibid., p. 195.

sont. Lui seul peut résoudre ces problèmes car lui seul en connaît les véritables données.²⁷

Mais l'importance de l'enjeu, et le fait qu'il existe toujours dans sa société des facteurs qui s'opposent au conditionnement devraient l'inciter à reconsidérer les idées reçues. Dans le livre, l'un de ses jeunes assistants, qu'il aime comme un fils, Michael, est l'homme qui fera le plus pour lui ouvrir les yeux. Par son exemple personnel, en acceptant de passer cinq ans de sa jeunesse en prison plutôt qu'aller combattre au Viet-Nam pour une cause qu'il considère injuste, et par les efforts qu'il fait pour communiquer sa lucidité, il représente un de ces facteurs qui permettent de mettre en évidence la nécessité de l'engagement, comme le montre ce fragment d'une de ses conversations avec Sevilla:

S. -- ...moi, je n'ai pas le temps. En réalité je ne peux pas me payer le luxe de m'intéresser à la politique extérieure des Etats-Unis.

M. --Même si elle aboutit à la troisième guerre mondiale?

S. --Oh, vous exagérez, dit Sevilla, nous n'en sommes pas encore là.

Michael ne répondit pas, il se sentait découragé. Même quelqu'un comme Sevilla, même lui. Oh, le monde est fichu, pensa-t-il avec rage. Des autruches, tous, voilà ce que nous sommes...²⁸

Le découragement momentané du jeune homme est bien compréhensible. Un homme aussi brillant que son maître ne manque pas du jugement nécessaire pour prendre conscience de l'importance relative d'une expérience céologique et d'une conflagration mondiale qui mettrait en cause la survie de l'humanité. Il devrait être en mesure de saisir l'importance du choix qui consiste à sacrifier un peu du temps

²⁷ Ibid., p. 169.

²⁸ Ibid., p. 122.

de ces études pour se tenir au courant des dangers qui menacent le monde dont il veut faire progresser la science. L'importance de l'influence de la société sur sa nature individuelle dépend en effet pour une large part de sa propre attitude. On peut s'abandonner à l'emprise d'un conditionnement par lâcheté, parce qu'on est prêt à tout sacrifier à sa tranquillité morale, mais encore une fois, c'est un problème de choix. C'est ainsi que le chef d'un des services secrets américains qui subventionne les travaux de Sevilla tout en l'espionnant, peut préciser son attitude d'autruche en parlant de "cécité voulue":

-- ... Au fond de son coeur, il est pacifiste et il se sentirait bien plus à l'aise si ses travaux ne pouvaient être utilisés pour la guerre. Etant subventionné par une agence d'Etat, il aurait bien dû penser dès le début que cette utilisation allait de soi. Mais il a préféré pratiquer à cet égard une attitude de cécité voulue.²⁹

Cependant, l'exemple de Michael, et l'utilisation de ses dauphins dans les circonstances qu'on sait, l'incitent à envisager le problème de sa responsabilité, en tant que savant et en tant qu'homme. Comme on juge toujours plus aisément de la situation des autres, c'est à propos du cas du physicien Oppenheimer qu'il exprime des doutes sérieux sur l'indépendance de la recherche scientifique:

"je sais, dit Sevilla avec amertume, il a fait la bombe A pour vaincre les nazis et Truman l'a employée contre les Japonais, telle est l'ironie de la recherche scientifique..."³⁰

Progressivement, il appréhende la nature véritable de sa responsabilité et de l'engagement nécessaire qu'elle implique, jusqu'à la

²⁹ Ibid., p. 173.

³⁰ Ibid., p. 218.

décision finale qui le fait renoncer à sa vie antérieure et considérer qu'il n'y a rien d'aussi important que de s'efforcer de préserver l'intégrité de l'humanité. Alors même qu'il pourrait songer que si la tentative qu'il entreprend avec sa femme réussit, le monde sera sauvé grâce à eux, il se reprend:

... il répéta en lui-même, grâce à nous, avec un sentiment de doute, comme si étant un homme, il participait, malgré lui, à la déraison et à la cruauté de l'homme même en les combattant...³¹

Il soulève alors le problème le plus fondamentalement paradoxal de la responsabilité humaine.

Ce paradoxe n'est pas exclusivement celui de la conception existentielle de la responsabilité. Il se pose exactement dans les mêmes termes dans la philosophie chrétienne. Le péché originel est un fardeau que doivent porter tous les hommes sans que se pose le problème de leur liberté. Avec le paradis terrestre, les hommes ont perdu leur liberté et doivent traîner leur corruption derrière eux. Ils sont ainsi à la fois responsables de leurs propres péchés et de ceux de leurs pères. Mais chez Merle le salut n'est pas au-delà et on ne doit pas l'attendre d'un rédempteur. Le péché originel est la civilisation qui nous a fait perdre l'âge d'or. Il nous en reste la tentation de la violence qui tend à nous conduire à l'apocalypse finale: l'auto-destruction de l'espèce humaine. Et le salut, nous devons le trouver en nous-même et sur terre. Il consiste à assumer notre responsabilité d'hommes, par rapport à l'ensemble de

³¹ Ibid., p. 369.

l'espèce humaine. C'est-à-dire déterminer, par un effort individuel, les vertus authentiquement humaines qui permettent de recuser le règne de la violence. C'est dans l'aspiration à ce retour vers cet état profond de l'humanité naturelle, non encore perverti par la civilisation, qu'on doit trouver le sens de la question que pose Merle en guise de conclusion, de la bouche du professeur Sevilla:

... grâce à nous, dit-il à mi-voix d'un ton dubitatif, ou grâce à l'humanité des dauphins?³²

³²Loc. cit.

CONCLUSION

Nous avons déjà noté un aspect essentiel de l'évolution de l'oeuvre romanesque de Merle de 1949 à 1967: parti du simple témoignage d'un homme enfermé dans un milieu de violence auquel il se sent étranger, l'auteur élargit progressivement le champ de ses investigations, tant sur le plan du monde objectif que sur celui de la réflexion. Paradoxalement, ce mouvement de généralisation et d'abstraction conduit le romancier à affirmer la nécessité d'un engagement individuel et matériel. Cela implique une reconsidération du rôle de la subjectivité qu'on retrouve dans l'évolution de l'art romanesque de Merle jusqu'à Un Animal doué de raison.

Relation d'une expérience vécue ("Maillat, c'était moi...")¹, Week-End à Zuydcoote reste une oeuvre extrêmement subjective. Bien qu'il écrive à la troisième personne du singulier et que le "point de vue" soit bien objectif sur le plan de la technique littéraire, Merle organise entièrement le roman autour d'un individu qui est essentiellement lui-même. Dans cette perspective, il présente la violence comme une plaie sur laquelle un sergent de circonstance de l'armée française n'a aucun contrôle et qui impose une image absurde du monde et de la société en fonction de laquelle l'engagement est impossible pour des individus aliénés. Le divorce évident des idéologies et des comportements ne fait qu'entraîner une sorte de désaffection organique du héros envers la société.

¹ Robert Merle, cité dans l'article de R. Bourdier: "Deux heures avec Robert Merle, romancier comblé par le cinéma," Les Lettres Françaises, no 1060 (24-30 déc. 1964), p. 9.

Avec La Mort est mon métier, le romancier fait un effort d'abstraction en situant l'événement dans l'histoire. La gravité des implications de la violence l'incite à prendre du recul pour situer le problème dans le cadre élargi d'une société dans laquelle il ne se trouve pas directement impliqué. Ce premier niveau d'abstraction ne suppose pas une régression par rapport à la réalité matérielle et à la subjectivité de l'auteur. Bien au contraire. L'historicité rigoureuse des faits et la présence lancinante de tout un peuple et d'une civilisation se portent garant du réalisme de l'oeuvre. Quant à la subjectivité, elle tend à devenir impartiale, mais elle s'affirme aussi bien dans la philosophie que dans la texture du roman. Le problème envisagé est celui de la part purement individuelle du rôle joué par un individu dans une société lourdement déterministe et nous avons déjà souligné que Merle ne s'exprime pas en termes de philosophie pure, mais en tenant pour acquis que tout homme est capable, comme lui-même, de résister au "conditionnement" que tend à exercer la civilisation. Il se refuse à considérer les hommes comme de purs objets, jouets d'un milieu social, parce que lui aussi est un homme. Il connaît comme tout autre la tentation du renoncement et de la violence, mais il sait que c'est en y échappant, par un refus de toute autorité transcendante, qu'on peut assumer son identité d'homme. Il affirme à la fois sa confiance en l'homme, son semblable, la responsabilité qu'elle implique, et l'importance supérieure de cette responsabilité. Ce lien essentiel qui existe entre la réflexion philosophique et la condition humaine se traduit dans la forme

romanesque. Le roman est historique, mais c'est aussi l'histoire d'un homme. Merle relate l'événement à travers le destin d'un homme, en écrivant à la première personne du singulier.

Ce double mouvement d'abstraction et de retour à la réalité matérielle de la condition humaine se poursuit dans L'Ile et Un Animal doué de raison. Dans le premier de ces deux romans, l'auteur se décide à "jeter l'histoire par-dessus bord"², il revient à la troisième personne du singulier, situe l'action aux antipodes, deux siècles avant l'époque contemporaine, et il y introduit une civilisation exotique. Mais ce monde fictif et lointain paraît plus authentique et plus présent que l'absurde monde moderne de la France du début de la guerre ou de l'Allemagne nazie. Et au lieu de porter l'accent sur le déterminisme de la société et de la civilisation, Merle se réfère aux tribulations d'un homme et au primitivisme. Il lève ainsi le voile sur les forces individuelles, communes à tous les hommes, qui peuvent - et qui doivent, si l'humanité doit être sauvée de la violence - leur permettre d'affirmer leur identité unique et de l'assumer par leurs actions, dans le cadre d'une société élargie à l'humanité toute entière. Par-delà une situation dans le temps, dans l'espace, dans une société, dans une civilisation, dans un processus historique, Merle pousse sa quête de l'humain dans l'homme en s'efforçant de mettre en relief les attributs les plus profonds, les plus authentiques et les plus permanents de l'homme: que serait l'homme s'il n'avait entrepris de se "ronger le coeur avec [sa] tête"?³

² L'Ile, p. 8.

³ Ibid., p. 539.

Un Animal doué de raison représente le terme ultime de cette abstraction de la notion d'humanité. Le roman atteint désormais, et dépasse allègrement, le point où l'abstraction cesse de se baser exclusivement sur l'étude de l'homme en situation, et devient une création subjective d'un être auquel sont arbitrairement attribuées les vertus que l'auteur considère comme les critères véritables de l'humain. Le mouvement de référence à l'humanité s'effectue ainsi en sens inverse de celui des trois romans précédents. L'abstraction précède un retour à la réalité, au lieu d'en être déduite. Pour être le produit de l'extrapolation d'un phénomène réel (le progrès de l'étude scientifique du dauphin), "l'humanité des dauphins" ne reste pas moins une hypothèse. Et cela est vrai par référence au dauphin aussi bien que par référence à l'homme. Cette réserve fondamentale étant faite, on peut observer que si "l'humanité des dauphins" n'est qu'une hypothèse, le romancier n'y recourt qu'en tant que telle. Il ne s'agit que d'un artifice littéraire qu'il conçoit pour confronter l'humanité de l'homme, telle qu'elle peut apparaître chez un individu humain, pourvu que celui-ci sache renoncer aux préjugés de sa civilisation:

L'affection que les dresseurs et les soigneurs éprouvent pour les dauphins est réelle et souvent touchante, mais elle comporte une nuance de condescendance qui prouve que le complexe homme-bête et les préjugés qui y sont attachés, n'a pas été dépassé. Les rapports homme-dauphin sont par contre, excellents chez le professeur Sevilla. Il est probable, d'ailleurs, que c'est grâce à sa profonde humanité et à sa complète absence de préjugés (his complete freedom from prejudices) que le professeur Sevilla est parvenu avec Fa et Bi à ses remarquables résultats.⁴

⁴Un Animal doué de raison, p. 203.

Le second aspect de l'anticipation dans Un Animal doué de raison, celui que Merle intitule "politique-fiction" dans sa préface⁵ met mieux encore en évidence les deux mouvements simultanés de recul et de retour par rapport à la réalité matérielle du monde objectif. Merle imagine une conspiration et un acte d'agression dont l'authenticité, toute romanesque, ne dépend que de son bon vouloir. Et cependant, il suffit de les confronter à la réalité objective, comme il ne manque pas de le faire en citant des précédents, pour prendre conscience de la nécessité de l'engagement individuel - ainsi que du renoncement aux idées reçues qu'il implique - dans le cadre de la civilisation moderne. L'engagement que préconise Merle aboutit à un engagement politique et il se traduit dans Un Animal doué de raison par un engagement littéraire. L'écrivain ne se contente plus de rester en contact étroit avec la vie de tous les jours, il s'engage lui-même dans son oeuvre, comme Merle le dit dans un article de critique, à propos de la "politique-fiction" américaine:

... elle se propose pour but de renseigner, d'avertir, de mettre en garde.⁶

Cette opinion du romancier lui-même donne bien la mesure de son engagement. Il veut agir sur le lecteur par l'exercice de son art, mais il ne compte pas lui suggérer une règle de conduite définie, en fonction d'un système. L'écrivain est lucide et responsable,

⁵Ibid., p. 11.

⁶Robert Merle, "Politique-fiction et angoisse planétaire", Le Monde, 11 oct. 1967, no 7074 (suppl. lit.).

et il veut le lecteur lucide et responsable, il n'entend pas substituer des idées toutes faites, conformes à sa vision du monde, aux idées reçues qu'il dénonce. C'est dans cette perspective qu'il présente son roman:

Il soulève des problèmes. Il n'apporte pas de solution.⁷

Nous pouvons effectuer deux remarques en conclusion. De 1949 à 1967, l'oeuvre de Robert Merle a évolué, à mesure qu'il écrivait et envisageait les problèmes de la condition humaine, dans le sens d'un engagement croissant. Et cependant on peut remarquer que lorsque cette évolution aboutit à un engagement littéraire et politique, elle n'entraîne pas un recul relatif de l'importance de l'esthétique romanesque. Dans Un Animal doué de raison le romancier prend en effet simultanément deux options décisives. Comme on a pu dire du professeur Sevilla que sa vie et ses travaux "le mèneront de l'apolitisme à l'engagement"⁸, Robert Merle franchit le seuil au-delà duquel la publication d'un livre devient un acte politique. Et en même temps il donne à son art une forme résolument nouvelle. La recherche porte à la fois sur la structure et sur l'expression. Pour ne rien dire des genres littéraires de l'anticipation ou de la "politique-fiction" dont il a déjà été traité, on peut tout d'abord noter que Robert Merle renonce à la conception traditionnelle du romancier-démiurge.

⁷Un Animal doué de raison, p. 12.

⁸Hélène Henry, Europe, mars 1968, pp. 273-79.

Dans les trois premiers romans, l'auteur se présentait comme une entité omnisciente, qu'une intuition occulte et universelle mettait en mesure de percevoir le secret des événements et des cœurs, et d'en donner par la narration une image synthétique, organisée en fonction d'un schéma linéaire et logique. Il ne s'écartait guère de cette convention commode sur laquelle s'est longtemps basé l'art romanesque. Il faut bien reconnaître que le "point de vue", en général celui d'un des personnages, et l'usage abondant des dialogues participaient à rendre "présente" l'action romanesque. Mais la structure générale restait celle de la narration traditionnelle. Dans Un Animal doué de raison, Merle renonce à cette structure narrative. Le livre se présente comme une sorte de roman-vérité, comme on peut parler de cinéma-vérité. C'est une enquête dans le futur - il ne s'agit donc bien que d'un procédé, d'une technique littéraire. L'auteur y rassemble des matériaux qui ont une propriété commune: ce sont tous des enregistrements de manifestations du monde objectif qui n'impliquent pas la subjectivité d'un créateur omniscient. Conférence ou article de presse, rapport scientifique ou d'agent secret, enregistrement magnétique de conversation ou exposé scientifique, chacun de ces éléments appartient au domaine public. Ce parti-pris d'objectivité idéale n'est cependant pas absolu. Merle relie en effet ces documents par des éléments de type narratif. Mais là encore, la narration n'est pas conventionnelle. Quant à l'écriture proprement dite, elle se signale en ce que le seul signe de ponctuation est la virgule. L'unité sémantique de la phrase n'y existe

pas. Cet artifice de style n'est pourtant pas gratuit. Il traduit la confusion plus profonde de la description et du monologue intérieur. Dans un effort de représentation globale, le romancier n'effectue pas de distinction apparente entre la narration d'une situation par l'auteur, et la façon dont se la représentent les divers personnages qu'elle implique.

Cette technique présente le même intérêt littéraire que la structure générale du roman: c'est l'affirmation que la meilleure approximation d'une vue objective du monde est une somme de vues subjectives. C'est en changeant de point de vue, en voyant avec les yeux et la partialité des autres qu'on peut oublier sa propre partialité, et devenir capable de discerner la véritable nature du monde objectif.

BIBLIOGRAPHIE

A. OEUVRES DE ROBERT MERLE

1. Romans

Week-End à Zuydcoote. Paris: Gallimard, 1949.
_____. Paris: Le Livre de Poche, 1961.

La Mort est mon métier. Paris: Gallimard, 1953.
_____. Paris: Le Livre de Poche, 1966.

L'Ile. Paris: Gallimard, 1962.
_____. Paris: Le Livre de Poche, 1966.

Un Animal doué de raison. Paris: Gallimard, 1967.

2. Histoire contemporaine

Moncada, premier combat de Fidel Castro. Paris: Laffont, 1965.

Ahmed Ben Bella. Paris: Gallimard, 1965.

3. Théâtre

Tome I. - Sisyphe et la mort, Flaminéo, Les Sonderlings. Paris:
Gallimard, 1950.

Tome II. - Nouveau Sisyphe, Justice à Nirammar, L'Assemblée des femmes.
Paris: Gallimard, 1957.

4. Biographie

Vittoria, Princesse Orsini. Paris: Editions Mondiales, 1959.

5. Essais

Oscar Wilde, appréciation d'une oeuvre et d'une destinée. Paris:
Hachette, 1948.

Oscar Wilde ou la "destinée" de l'homosexuel. Paris: Gallimard, 1955.

"Politique-fiction" et angoisse planétaire", Le Monde, no 7074 (11 oct.
1967), Supplément Littéraire, pp. IV-V.

6. Traductions

John Webster. Le Démon Blanc. Paris: Aubier, 1948.

Erskine Caldwell. Les Voies du Seigneur. Paris: Gallimard, 1950.

Jonathan Swift. Voyages de Gulliver (Lilliput, Brobdingnag, Houyhnhnms). Paris: E.F.R., 1956-1960.

Ernesto "Che" Guevara. Souvenirs de la Guerre Révolutionnaire. Paris: Maspéro, 1967.

B. CRITIQUES SUR ROBERT MERLE

Boisdeffre, Pierre de. Dictionnaire de Littérature Contemporaine. Paris: Editions universitaires, 1963.

_____. Les Ecrivains d'aujourd'hui. Paris: Presses universitaires de France, 1963.

Bourdier, R. "Deux heures avec Robert Merle, romancier comblé par le cinéma", Les Lettres Françaises, no 1060 (24-30 déc. 1964), 1, 9.

Henry, Hélène. "Un Animal doué de raison", Europe (mars 1968), pp. 273-79.

Loiselet, Pierre. "Entretien avec Robert Merle", Les Nouvelles Littéraires, no 1158 (10 nov. 1964), p. 1.

Nadeau, Maurice. Le Roman français depuis la guerre. Paris: N.R.F., Collection Idées, 1963.

Peyre, Henri. The Contemporary French Novel. New York: Oxford University Press, 1955.

C. GENERALE

Adams, Henry. Tahiti. New York: Robert E. Spiller, 1947.

Boisdeffre, Pierre de. Où va le roman? Paris: Del Duca, 1962.

Bougainville, Louis-Antoine. Voyage autour du monde. Neuchâtel: Imprimerie de la Société Géographique, 1772.

- Caillot, Eugène, A.C. Histoire de la Polynésie Orientale. Paris: Ernest Leroux, 1910.
- Campbell, William G. A Form Book for Thesis Writing. Boston: Houghton Mifflin, 1939.
- Čapek, Karel. War with the Newts. London: G. Allen and Unwin Ltd., 1937.
- Cook, James. The Journals of Captain James Cook on his Voyage of discovery. Cambridge: University Press, 1955.
- Diderot, Denis. Supplément au voyage de Bougainville. Genève: Droz, 1955.
- Gheorghiu, Constantin V. The Twenty-fifth Hour. London: William Heinemann Ltd., 1950.
- Gide, André. Littérature engagée. Paris: Gallimard, 1950.
- Golding, William. Lord of the Flies. London: Faber and Faber Ltd., 1954.
- Huxley, Aldous. Brave New World. New York: Harper, 1946.
- Loti, Pierre. Le Mariage de Loti. Paris: Calmann-Levy, 1881.
- Merleau-Ponty, Maurice. Humanisme et terreur. Paris: N.R.F., 1947.
- Orwell, George. Animal Farm. London: Secker and Warburg, 1949.
- _____. Nineteen Eighty-four. London: Secker and Warburg, 1950.
- Sartre, Jean-Paul. Situations. 2 vol., Paris: Gallimard, 1947-65.
- Stendhal. Histoire de la peinture en Italie. Paris: Le Divan, 1929.
- _____. De l'Amour. Paris: Le Divan, 1927.
- Vercors. Les Animaux dénaturés. Paris: Albin Michel, 1952.
- Vernier, Charles. Tahitiens d'autrefois, Tahitiens d'aujourd'hui. Paris: Société des missions évangéliques, 1934.
- Wertham, Frederic. A Sign for Cain. New York: Macmillan, 1966.
- Williamson, Robert W. The Social and Political Systems of Central Polynesia. Cambridge: University Press, 1924.
- _____. Religion and Social Organization in Central Polynesia. Cambridge: University Press, 1937.